

# FIGARO ILLUSTRÉ



Louise Abbema

Goûter au Pavillon d'Armenonville

Ayuntamiento de Madrid

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C<sup>e</sup>, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



# LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



## Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkillée*.  
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.  
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.  
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

## Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes. Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkillée* de Lenthéric.  
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline*; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.  
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.  
La *Rosée Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



## Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le musc artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkidée*, le *Foin coupé*, l'*Iris ambré*.  
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantane* et la *Soupline*.  
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.  
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

## Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien. Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.  
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte*; pour les cheveux, de sa *Lotion*; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, l'*Tintoret*, l'*Éillet* et l'*Orkidée*.  
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité d'Articles

POUR

**HOMMES**

Articles de Sports



**COOK & CO**

TAILORS & OUTFITTERS

23, RUE JAUER

PARIS.

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



## Brasserie de Saint-Germain-en-Laye



## CIRIER-PAVARD & C<sup>IE</sup>

Fournisseurs de la Compagnie Générale Transatlantique, des Chargeurs Réunis, de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens, des Bouillons Duval de Paris, etc.

Bière Bock.  
Bière de Table.

l'Hectol. 46 fr.  
l'Hectol. 30 fr.

Caisse de 25 Bouteilles. 16 fr.  
POUR BAINS DE MER ET VILLÉGIATURE

Emballage  
et verres  
compris.

Entrepôts directs

Paris, 160, rue Cardinet.

Rouen, 30, rue du Fardeau.

Versailles, 23, rue de Rémilly.

TÉLÉPHONE



C<sup>ie</sup> Coloniale

**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

**THÉ** UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

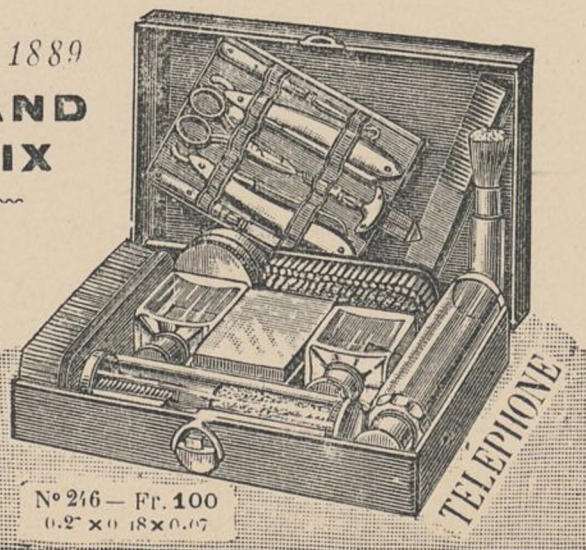
Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**P. SORMANI**

Rue Charlot, 10. PARIS

PARIS 1889  
GRAND  
PRIX



Catalogue illustré Franco  
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE



Pierres  
Précieuses  
Diamants  
Perles  
Bijouterie  
etc.

EXPERTISES A L'ÉTRANGER

ACHATS  
aux prix maxima

PAIEMENTS IMMÉDIATS

**Spink & Sons**

ORFÈVRES

17 & 18, Piccadilly, LONDRES,  
et 1 & 2, Gracechurch Street,  
LONDRES (City)

MAISON ÉTABLIE EN 1771  
Sous le patronage de S. M.  
Reine d'Angleterre.

**Louis SOURY**

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER

PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle des rues Lafayette & La Fayette.

CORBEILLES DE MARIAGE  
BAQUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE  
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Encre et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie

Paneteries du Marais



# FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1895

Numéro spécial — La Parisienne

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

FEMMES ET FLEURS, par VIOLETTE; illustrations en couleurs de Madame MADELEINE LEMAIRE.

AU PARADIS TERRESTRE, par GYP; illustrations de AUGUSTE VIMAR.

LA TOILETTE DE LA PARISIENNE, par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations photographiques instantanées en couleurs.

ŒUVRES FÉMININES, par JEANNE DE CÉRAN, illustrations photographiques.

LA FOURRURE, par FERNAND HONORÉ; illustrations en couleurs de BOICHARD.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

LES PARFUMS, par ALBERT LYNCH.

FLEURS DE MAI, par RICHARD GOUBIE.

COUVERTURE : GOUTER AU PAVILLON D'ARMENONVILLE, par LOUISE ABBÉMA.



30 avril 1895

Quelqu'un faisait observer à Franconi II, le père de l'aimable et ingénieux directeur actuel des Deux-Cirques, qu'il pourrait peut-être bien supprimer de ses programmes

l'éternel « numéro » de l'écuyer, en jupes courtes, en maillot chair, faisant des grâces sur un gros cheval blanc et crevant des cerceaux en papier. Le vieux directeur répondit sentencieusement : « Mon cher, il y a tous les jours, dans la salle, cinquante personnes qui n'ont jamais vu ni l'écuyer, ni les jupes courtes, ni le maillot chair, ni le cheval blanc, ni les cerceaux en papier, et qui trouvent cela déliant ! »

Les organisateurs de l'hippique pourraient faire la même réponse aux amateurs de neuf qui leur conseilleraient de renouveler leur programme. L'hippique fait partie des rites dont l'ensemble constitue le high-life et dont on ne saurait s'écarter sans manquer aux dogmes de l'élégance. Chaque année l'on s'y retrouve pour assister aux mêmes exercices; ceux-ci d'ailleurs ne sont qu'un prétexte, car un simple coup d'œil jeté sur ces brillantes assemblées du Palais de l'Industrie permet de constater que la majeure partie des assistants, surtout la féminine, tourne le dos à la piste et s'intéresse beaucoup plus à

l'amélioration des chapeaux et des corsages qu'à celle de la race chevaline; seuls quelques jeunes néophytes, apprentis gommeux, pointent les chutes et les bras cassés. On s'y occupe aussi de l'amélioration des relations privées, et plus d'un brillant officier y montre qu'il est capable de franchir tous les obstacles pour arriver au cœur des belles dames qui se retournent pour le lorgner; combien d'unions se sont esquissées au Concours hippique, pour ne parler que du bon motif! Et quand on pense qu'il s'est trouvé, il y a quelques années, des ministres de la guerre pour l'interdire — l'hippique, pas le bon motif — aux officiers!

La mode des five o'clock et des « jours » pour babies tend à se généraliser: pendant que les mères échangent leurs graves propos, grignotent ou flirtent dans les salons, les enfants se réunissent dans la nursery, et la petite maîtresse de maison, avec toutes sortes de manières et de minauderies, s'efforce de singer maman. Vous pensez bien

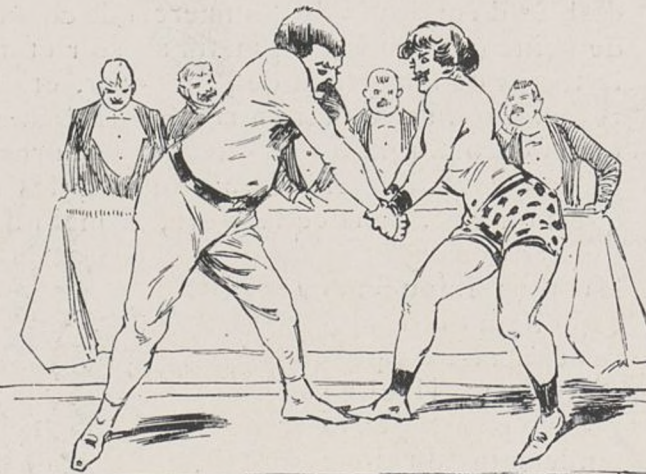
qu'on ne joue ni à la poupée, ni à cache-cache, ni au chat perché; ce serait incorrect, vulgaire et « peuple »; d'ailleurs, les misses et les fraûleins qui désirent médire tranquillement de leurs maîtres, dans la pièce voisine, ne tolèrent ni tumultes ni déplacements intempestifs. Ces mêmes babies nous les reverrons dans quelques années grandes fillettes, suivant les cours à la mode et n'y apportant guère d'autre préoccupation que celle d'écraser leurs voisines par la dimension de leurs chapeaux et l'éclat de leur toilette. Assurément cette jeunesse n'est pas responsable de ces mœurs; les vrais coupables, ce sont les parents qui les enseignent et les encouragent, et n'est-il pas déplorable de rencontrer dans les classes aisées un pareil redoublement de futilité, quand on voit l'effort



énorme et persévérant des classes populaires pour acquérir l'instruction solide et s'appropriier le secret

de la richesse et du pouvoir qui leur permettront d'asservir un jour leurs anciens maîtres.

Nous avons la lutte pour la vie, maintenant voici la vie pour la lutte; on lutte partout: Yvette Guilbert, Fragson, Gilberte, Polin et autres étoiles de cafés-concerts, ne sont plus que de vagues et insipides hors-d'œuvre pour le public qui languit en les subissant et ne se réveille que lorsque la fanfare annonce le lutteur sortant de la coulisse comme le taureau s'élance du toril et qui se campe dans une pose indomptable avec un regard de suprême commisération pour le pauvre diable qui oserait se mesurer avec lui. S'en trouvera-t-il un? Et alors, dans la salle, l'on voit d'onduleuses et frêles créatures, aux cheveux pâles, aux yeux clairs et cernés, aux minces corsages, aux



doigts transparents, saisis leurs lorgnettes et, avec intensité, examiner ce gros homme et son torse nu et luisant. Et lorsque l'adversaire a paru à son tour, que la poignée de main a été échangée, qu'ils se tapotent réciproquement les bras et les épaules, qu'ils se raidissent et se soulèvent d'un effort lent qui leur fait gonfler les carotides et arrondir leurs biceps en boulets de canon, des femmes frêles se penchent vers leur voisine et lui murmurent des mots. Heureusement que pour se consoler, les spectateurs mâles ont l'agrée-



ble ressource de lorgner les égrillardes clownesses du ballet d'*Idaa*.



Il existe en France une certaine quantité d'imbéciles qui ne se sentent pas encore bien assurés de goûter en paix les fruits de la liberté conquise en 1789 et qui redoutent les représailles des nobles et des curés si jamais ces races détestées, reconquérant le pouvoir, venaient rétablir la dime et reprendre les biens nationaux. L'Allemagne vient de nous montrer qu'elle possédait aussi une espèce analogue. Les manifestations qui ont célébré le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Bismarck émanent évidemment d'un élan de reconnaissance envers l'homme qui a écrasé l'ennemi héréditaire et encore redouté : la France ; elles ont revêtu cette forme mêlée de bonhomie sentimentale et de barbarie teutonne qui constituent le fond du prudhomisme germanique ; c'est un galimatias d'épées, de jambons, de cuirasses, de fûts du bière, de sang français et de vin du Rhin, et cela sonne si délicieusement aux oreilles allemandes !

Mais, est-ce là la vraie pensée de l'Allemagne ? Quelle satisfaction peut-elle éprouver à voir la France se ruiner et s'abrutir dans le mil-



litarisme, tandis qu'elle subit exactement le même sort ? Chez elle comme chez nous, le génie a caché son flambeau et, depuis vingt-cinq ans, ces deux nations qui, au siècle dernier, produisaient Voltaire, Rousseau, Goethe, Schiller, Frédéric le Grand, Napoléon, n'ont donné à la science, depuis 1870, que des philologues, des micrographes et des chimistes. C'est là l'œuvre de Bismarck ; les vétérans de la guerre de 1870 sont bien excusables de célébrer l'homme pour lequel ils se sont fait estropier ; mais les jeunes générations pensent autrement, ainsi que l'a prouvé le refus du Reichstag de s'associer à ces manifestations.

Si M. de Fontanes, grand maître de l'Université, avait proposé à Napoléon I<sup>er</sup> d'inaugurer par un bal quelque grand établissement scolaire nouvellement fondé, l'Empereur lui eût certainement répondu par un de ces billets sévères mais justes, qu'il savait adresser à ceux de ses subordonnés coupables d'incongruité. Les temps sont changés et voilà que, sous prétexte de célébrer le centenaire de la fondation de l'Ecole normale supérieure, le grand maître actuel de l'Université, M. Poincaré, a livré aux organisateurs de cette solennité les grandes salles de la nouvelle Sorbonne pour y faire danser le monde universitaire. Nos modernes pédagogues sont hantés par une obsession préoccupation : celle d'être des mondains ; monter à cheval, abandonner la toge pour l'habit rouge, les palmes pour le gardénia, la férule pour le stick, écrire des articles dans la *Vie parisienne* au lieu de corriger des thèmes grecs et d'expliquer Virgile, être modernes au lieu de s'occuper de l'antiquité, tel est leur rêve ; ils ne le réalisent jamais complètement, car la robe du professeur est comme la soutane du prêtre, elle vous imprime une allure indélébile.

Paris a présenté pendant quelques jours une physionomie particulière, grâce à la grève des employés de la Compagnie des Omnibus. Les gens qui ont la bonne habitude d'aller à pied ne s'en sont pas plaints, car ils ont pu traverser les chaussées avec sérénité et sans crainte d'être réduits en bouillie par les catapultes du transport en commun. La population parisienne travailleuse, celle pour qui l'omnibus est une nécessité de la vie, n'a pas paru s'attendrir outre mesure des doléances des soi-disant victimes de la tyrannie de la Compagnie ; on compte à Paris des centaines de mille pauvres diables d'employés de commerce, de commis de magasin et d'hommes de peine qui triment du matin au soir et du soir au matin, sans avoir le temps de manger ni de se reposer, et qui subissent leur sort avec résignation, sans qu'il en résulte de dommage pour personne et sans qu'ils encombre les colonnes des journaux de leurs récriminations. Ce qui contribue encore à diminuer les sympathies du public, c'est que l'on voit, dans cette grève, la main des agitateurs de profession, qui sont eux-mêmes les plus impudents exploités et les pires ennemis du peuple. La meilleure preuve en est que, le lendemain du jour où le gouvernement s'est décidé à les faire arrêter, la grève a aussitôt cessé et les



employés de la compagnie ont pu reprendre leur travail. Les quelques omnibus qui ont été mis en circulation pendant cette période étaient émaillés de sergents de ville et de gardes de Paris installés sur l'impériale et sur le marche-pied, et destinés à protéger les voitures contre les entreprises des grévistes. Cela rappelait assez pittoresquement le bon temps des diligences espagnoles qu'escortaient les gardes civils dans les gorges difficiles où fleurissaient l'escopette et le tromblon des bandits.

Le principal moyen d'existence des sculpteurs, ce sont les grands hommes, et le but constant de leurs efforts est d'obtenir la commande d'un monument destiné à transmettre à la postérité leur propre nom d'abord, et incidemment, la physionomie d'une



celebrité provinciale quelconque. Le monument, c'est leur pain, ils vivent de marbre et de bronze, aussi ont-ils été exaspérés qu'une femme, et une femme du grand monde, Madame la duchesse d'Uzès, vint les frustrer d'une statue. Le projet de monument à élever à Valence à la mémoire d'Emile Augier, présenté par la duchesse, a été classé premier à la suite d'un concours et accepté par la ville de Valence. L'auteur s'est donc implicitement cru autorisée à présenter son œuvre au Salon. Mais les sculpteurs — sauf deux maîtres qui sont au-dessus des mesquines jalousies de métier — ont brutalement refusé la porte à la grande dame artiste. Heureusement, la ville de Paris a autorisé Madame la duchesse d'Uzès à exposer ce monument, qui ne mesure pas moins de dix mètres de hauteur, sur un emplacement voisin du Palais de l'Industrie ; le public jugera l'œuvre, sa somptueuse ordonnance et sa fière allure.

Son Infatigabilité M. Félix Faure a continué ce mois-ci ses tournées matinales : hôpitaux, casernes, fêtes d'étudiants, écoles professionnelles, crèches, ont tour à tour reçu la visite bienfaisante du chef de l'Etat. Le séjour au Havre a complété la série. Pendant huit jours le président a vécu dans les salves, les banquets, les toasts, les embrassades, les représentations de gala. Cela forme un singulier amalgame du « baptême du Petit Ebéniste » et des entrées du Grand



Roi dans ses bonnes villes. Mais n'aurait-il pas dû, à la première nouvelle de la catastrophe de Bouzey, aller réconforter, par sa présence, les malheureuses victimes d'un désastre où l'Etat encourt une terrible responsabilité ? C'est un devoir auquel n'ont jamais manqué Napoléon III ni le maréchal Mac-Mahon dans des circonstances analogues.

Les deux Salons se sont ouverts sans grand fracas ; au Champ de Mars règne une banalité crierde, aux Champs-Élysées une médiocrité correcte ; mais l'on cherche en vain, dans ces deux expositions, ces œuvres maîtresses qui s'imposent à la foule.

Cette année l'ouverture du Salon du Champ de Mars a été avancée d'une semaine afin de permettre à ceux de ses membres qui ont exposé à Berlin, de se rendre à la gracieuse invitation de l'Empereur allemand.

Le temps pascal est généralement vide au point de vue de la production théâtrale ; les directeurs sont, à cette époque, assurés de



faire l'idéal maximum et ne se risquent pas à monter des pièces nouvelles ; ils préfèrent jouer des vieilleries dont le succès est assuré.



Cependant, l'Opéra-Comique nous a donné *La Vivandière*, œuvre du regretté Benjamin Godard, bien française comme conception musicale et pleine d'élan généreux. La merveilleuse cantatrice qui s'appelle Delna et l'admirable comédien-chanteur Fugères ont assuré le succès de cette pièce.

## Les Livres

Le *Journal du général Fantin des Odoards* apporte une note nouvelle dans la série des mémoires de l'époque napoléonienne. Officier dans la Grande-Armée, le général Fantin a beaucoup vu, beaucoup entendu et surtout beaucoup noté. Il a le style vif, le trait léger et bien français, l'inaltérable souplesse du méridional. Les circonstances l'ont, à plusieurs reprises, mis en contact direct avec l'Empereur, et chacune de ces scènes forme un excellent tableau. Le général Fantin des Odoards termina sa carrière, en août 1830, par une tournée d'inspection au cours de laquelle il eut à faire reconnaître par l'armée le gouvernement de Louis-Philippe. L'allocution qu'il adressa aux troupes à cette occasion est un chef-d'œuvre de finesse politique en même temps que d'esprit militaire. On ne parle ni n'écrit plus comme cela de nos jours. Inutile de dire que ce livre fait partie de la série des mémoires édités par la maison Plon et Nourrit.

Cette même librairie vient de faire paraître le quatrième volume des *Mémoires du général Thiébaut*, comprenant la période de 1806 à 1813, et par conséquent l'entrevue de Tilsitt, la guerre de Portugal, la dernière campagne de Masséna, etc.

C'est encore l'esprit militaire que nous retrouvons dans le volume de M. Art Roë : *Sous l'étendard*. L'auteur, si je ne me trompe, est officier d'artillerie, à en juger par les détails techniques que renferme la première partie du livre et qui raconte un séjour au polygone du camp de Cercottes. Dans la seconde partie, le récit s'élève et nous montre l'héroïsme des zouaves pontificaux aux combats de Loigny (2 décembre 1870), tuant et se faisant tuer sous l'étendard du Sacre-Cœur. *Sous l'étendard* est un bon livre, un livre vraiment français.

À côté de tous ces récits héroïques, le 40<sup>e</sup> d'Artillerie de M. Oscar Métenier, fait assez triste mine et lorsqu'on vient de lire les misères de la retraite de Russie et de la guerre d'Espagne si stoïquement supportées, il est difficile de s'apitoyer sur le sort des parisiens blagueurs, victimes de la férocity des Ramollots et des brimades des sous-off.

Après tous les mémoires originaux qui se publient chaque jour, l'œuvre de M. de Broc : *La Vie en France sous le premier Empire*, paraît bien terne ; c'est une reconstitution de seconde main, élaborée au moyen d'une documentation médiocre. Les études précédentes de l'auteur sur l'ancien régime, et sans doute aussi ses accoutumances de milieu et d'éducation ne lui permettent guère de comprendre la psychologie de cette période impériale dont l'âme était, au fond, républicaine. Entre chaque ligne du livre, on devine l'amer regret de l'auteur d'être obligé d'avouer l'incomparable éclat de ces quinze années, et l'indiscutable puissance du génie qui les domine.

*Passé le détroit*, de M. Gabriel Mourey (Ollendorf, éditeur), contient de très intéressantes études sur l'école préraphaélite anglaise : on y fait intime connaissance avec Rossetti, Burne-Jones, Everett Millan, Arthur Hughes, etc. L'auteur a su trouver un style approprié, plein de nuances et de reflets pour définir cet art, qui s'efforce d'atteindre les extrêmes limites de l'affinement et qui, à certains esprits non initiés, semble confiner à la névrose. J'aime mieux, dans ce volume de M. Gabriel Mourey, les pages intitulées « Motifs londoniens », véritables aquarelles prises sur nature dans les rues, les carrefours et les parcs de Londres. Un poétique dessin d'Anny Bell, forme la couverture de ce volume.

M. de Mandat-Grancey a déjà beaucoup écrit sur la race anglo-saxonne. Aujourd'hui il publie chez Plon, sous le titre de : *Chez John Bull, journal d'un rural*, un livre où, sous une forme attrayante, pittoresque et humoristique, il dépeint la situation économique et l'état social des agriculteurs anglais. Nos propriétaires terriens et nos fermiers, qui se lamentent avec raison sur leur sort, pourront se consoler en lisant dans cet ouvrage la triste situation de leurs congénères d'Outre-Manche.

*La petite Classe*, c'est le nom charmant dont Jean Lorrain baptise ceux ou celles qui se piquent d'avoir les opinions, les sensations, les enthousiasmes, les dégoûts, les frissons artistiques les plus neufs. Telle est la définition donnée par Maurice Barrès dans la préface qu'il a consacrée à ce volume. Volume curieux, en ce qu'il révèle un

Les petits bonshommes jaunes ont fini de se battre en Extrême-Orient, et les Dumanet japonais rentrent dans leurs foyers, retrouver leurs gentilles mussmés. Les gens qui savent lire dans l'avenir ne voient pas sans inquiétude cette réconciliation de deux peuples très industriels, très laborieux, très sobres, qui menacent d'envahir commercialement l'Europe. Heureusement la diplomatie veille, on peut s'en remettre à elle du soin d'embrouiller les choses et d'éterniser les solutions.

LUTÉCIUS.



coin de la vie mondaine soigneusement fermé aux profanes. Est-il nécessaire de dire que, à travers cet esthétisme, ce fatras symboliste et ces pâmoisons wagnériennes, la nature ne perd pas ses droits et que les purs esprits de la *Petite Classe* ne se privent pas de faire l'école buissonnière, par les étroits sentiers ou derrière les paravents.

Le *Lord Hyland*, de Robert de Bonnières, m'a produit l'impression d'une œuvre écrite en langage symbolique, ce que, au seizième siècle, on appelait le jargon — le mot a pris, depuis, une mauvaise acception ; — derrière les phrases claires en apparence on devine des pensées cachées, des allusions à des choses que l'auteur ne veut pas dévoiler au vulgaire. Ce seigneur anglais, possesseur d'une immense fortune et d'un nom qui lui donne un rang presque suprême dans la société anglaise, consacre ses richesses et sa prodigieuse activité à propager une doctrine d'universelle charité qui plane au-dessus des étroites formules des religions et se confond dans ce bouddhisme occidental qui recrute en Europe des fidèles et auquel on pourrait soupçonner M. Robert de Bonnières d'être affilié.

Le nouveau roman de Sâr Peladan n'est guère recommandable au point de vue de la pureté sentimentale ; les épanchements malsains des névrosés qui s'y agitent ne méritent d'être signalés que comme un écueil, aux esprits qui ne sont pas bien sûrs de leur équilibre.

Il faut cependant reconnaître que dans ce volume le Sâr, relativement assagi, a fini par découvrir que la vraie langue française permet à ceux qui la connaissent, de formuler en des termes intelligibles les pensées les plus sublimes et les imaginations les plus subtiles, telles qu'en produit ce cerveau supérieur.

Le *Puits de Sainte-Claire* est situé aux portes de Sienne : Anatole France rapporte qu'il y rencontrait un révérend père, d'esprit singulier qui, à la pâle lumière de la lune, lui racontait toutes sortes de légendes du pays, datant du moyen âge et de la renaissance. Ces récits, M. Anatole France nous les présente, comme une sorte de *Décameron* ; il le fait avec cette science d'arrangement et d'adaptation qui est la marque principale de son talent.

Les lecteurs du *Figaro* quotidien connaissent le *Sillon* qui a paru en feuilleton dans ce journal. M. Eugène Delart appartient à cette école littéraire du Quercy, qui nous a donné Léon Cladel, Emile Pouillon et tant d'autres écrivains : ils ont apporté, dans les lettres une saveur de terroir, une compréhension intime de la nature, une pénétration de l'âme rustique, qui est leur âme même, et que n'égaleront jamais les efforts les plus documentés des citadins qui se déguisent en paysans.

Les éditeurs prétendent que les volumes de nouvelles se vendent mal et ils imposent aux auteurs l'obligation de placer sur la couverture des recueils de ce genre un titre de roman. Je ne crois pas à cette répugnance de la part du public à l'égard de courtes nouvelles qu'on peut lire entre deux arrêts de train et qui ne vous laissent pas, comme un roman, l'esprit en suspens si les circonstances vous obligent à fermer votre livre. D'ailleurs Jean Reibrach est assez connu et assez aimé pour ne pas avoir besoin d'allécher le public en intitulant : *Eternelle énigme*, une série de nouvelles et d'articles, croqués et dessinés au trait, fins et pénétrants où l'on retrouve sans cesse la femme, ses séductions et ses trahisures.

Le *Festéjadou* est une vieille connaissance pour nos lecteurs, qui en ont eu la primeur il y a deux ans. Hugues Leroux l'édite aujourd'hui en volume, suivi de plusieurs « récits du Sud », d'une chaleur de style, d'une richesse de couleurs qui justifient brillamment le sous-titre du livre.

M. Ernest Daudet, à la fois érudit et romancier, excelle à découvrir dans les archives et les documents inédits, de très intéressants et très dramatiques sujets de nouvelles. Dans le recueil intitulé *Un amour de Barras*, nos lecteurs reliront avec plaisir quelques-unes des œuvres dont le *Figaro Illustré* a eu la primeur. Ce volume est édité par Ollendorf.

Ce sont encore deux de nos collaborateurs, M<sup>me</sup> Th. Bentzon et Georges Roux qui inscrivent leur nom sur la couverture de *Geneviève Delmas*, un volume illustré à 3 francs que vient de lancer la librairie Hetzel. Au lieu et place de mon appréciation, je transcris ici la dédicace qu'a bien voulu m'adresser l'auteur : « A Monsieur T. G. ce petit livre (dédié aux jeunes filles) qu'il voudra bien faire lire » Th. Bentzon. Voilà qui renseigne les mères de famille.

Les descriptions des bas-fonds de Paris et les visites dans les



bouges où grouillent le vice et le crime ne sont plus une nouveauté; néanmoins je signalerai les *Croquis parisiens*, de I. Paylosky: les étrangers nous voient d'un autre œil que nous-mêmes, et cette vision particulière donne au volume un intérêt original.

La collection des *Auteurs gais*, imaginée par l'éditeur Flammarion, s'est augmentée d'un nouveau volume de Jules Moinaux: *Le Monde où l'on rit*. Nos lecteurs y retrouveront quelques-unes des nouvelles dont le *Figaro illustré* a eu la primeur et dont ils ont pu apprécier la finesse, la sûreté d'effets et l'irrésistible comique. Le texte se complète de joyeuses illustrations de E. Cottin.

Les légendes populaires — ce qu'on appelle en langage philologique le Folklore — constituent un fonds inépuisable d'originalité et de pittoresque. M. J.-F. Bladé a recueilli un certain nombre de *Contes de la Gascogne* qui ne subsistaient jusqu'à présent que par

la tradition orale: il les a traduits dans toute leur simplicité native, et leur rudesse méridionale. M. Bladé s'est conquis d'ailleurs depuis longtemps une place distinguée parmi les érudits.

Les *Pages d'Orient* de M. Michel Noë (Plon et Nourrit), sont des pages « vécues » ainsi que nous l'apprend l'avant-propos du volume. Vécues, sans doute, mais de quelle vie? De la vie de l'homme du monde et animées de sa pensée superficielle et futile.

T. G.

Les clichés des photographies instantanées en couleur publiées dans ce numéro, ont été exécutés pour le *Figaro illustré*, par M. Albert Brichaud, l'habile et bien connu photographe de la rue Lafayette.

## Le CABINET de TOILETTE

### VII. — LA JEUNE FEMME

La jeune femme doit tout mettre en œuvre pour conserver sa beauté. Aussi son cabinet de toilette doit-il être un véritable arsenal comprenant toutes les armes, toutes les munitions de la coquetterie. La Rosée Orkilia et la Poudre de riz Orkidée — ces deux trésors créés par Lenthéric — pour le teint. La Brillantine Orkidée, la Lotion Lenthéric, l'Antiseptique qui concourent à l'opulence de la chevelure, dont le Waver et l'Eau de Waver feront l'ondulation. Le Savon Orkidée et la Pâte Souveraine pour les mains. La Pâte et l'Eau Dentifrice de Lenthéric qui préserveront les trente-deux perles de la bouche. Puis les essences délicieuses que le Parfumeur mondain tire du plus pur suc des plantes, et qui seules doivent être employées, de préférence aux grossiers parfums à base de musc artificiel. Enfin la Poudre de toilette et l'Eau de toilette Orkidée indispensables...

Résumons-nous: Un flacon de Rosée Orkilia, une boîte de Poudre de riz Orkidée, un flacon de Brillantine Orkidée, un flacon de Lotion Lenthéric, un flacon d'Antiseptique. Un savon Orkidée, une boîte Pâte Souveraine, un flacon essence. Une boîte Pâte dentifrice, un flacon d'Eau dentifrice. Un flacon d'Eau de Cologne, un flacon d'Eau de toilette Orkidée, une boîte Poudre de toilette. Un flacon Eau de Waver, une boîte Epingles Wavers, une Epingle coudée en écaille, un démêloir, un lisseur, une brosse à tête, une brosse à poudre.



LENTHÉRIC, PARFUMEUR, 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

### CHEMINS DE FER DE L'OUEST

#### PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES.  
(Dimanche compris).

Départs de Paris Saint-Lazare: 9 h. 30 matin et 9 h. soir.

Arrivées à Londres: London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres: London-Bridge, 9 h. matin et 9 h. soir; Victoria, 9 h. mat. et 8 h. 50 soir.

Arrivées à Paris Saint-Lazare: 6 h. 35 soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours): 1<sup>re</sup> classe, 43 fr. 25. — 2<sup>e</sup> classe, 32 fr. — 3<sup>e</sup> classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois): 1<sup>re</sup> classe, 72 fr. 75 — 2<sup>e</sup> classe, 52 fr. 75. — 3<sup>e</sup> classe, 41 fr. 50.

Service postal. — Le service postal pour l'Angleterre (via Dieppe-Newhaven) est assuré par le train partant de Paris-Saint-Lazare à 9 h. du soir.

Les lettres déposées avant 8 h. 25 du soir au bureau de la rue d'Amsterdam et celles jetées dans les boîtes de la gare Saint-Lazare (salle des pas perdus) avant 8 h. 50, sont distribuées le lendemain matin à Londres.

Transport en grande vitesse de messageries, primeurs, fruits, légumes, fleurs, etc., entre Paris et Londres. Trois départs par jour toute l'année.

Les expéditions remises à la gare Saint-Lazare pour les trains partant à 3 h. 40, 4 h. 10 et 9 h. du soir parviennent à Londres le lendemain à 8 h. 45, à 9 h. 15 du matin ou à midi 45.

### CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Services rapides entre PARIS et BARCELONE. — Billets directs.  
Enregistrement des bagages. — Trajet rapide en 23 heures 10.

La Compagnie P.-L.-M. a organisé des services rapides permettant d'effectuer le trajet de Paris à Barcelone, et vice versa, via Lyon-Cette, en 23 heures 1/4.

ALLER. — Départ de Paris, les lundis, jeudis et samedis à 9 h. 25 matin; arrivée à Narbonne le lendemain à 1 h. 53 matin, à Perpignan à 3 h. 2 matin et à Barcelone à 8 h. 33 matin.

RETOUR. — Départ de Barcelone les lundis, jeudis et samedis à 6 h. soir, de Perpignan les lendemains à minuit 22, de Narbonne à 1 h. 44 matin; arrivée à Paris à 5 h. 54 soir.

Les autres jours de la semaine, les trains de Paris à Barcelone partent de Paris à 9 h. 25 matin et arrivent à Barcelone à 10 h. 20 matin et ceux du retour partent de Barcelone à 1 h. 45 soir pour arriver à Paris à 5 h. 54 soir.

Dans le train partant de Paris à 9 h. 25 matin, composé de voitures de 1<sup>re</sup> classe à couloir et cabinet de toilette, circule un wagon-restaurant.

Dans le train arrivant à Paris à 5 h. 54 soir circule entre Cette et Paris une voiture directe de 1<sup>re</sup> classe à couloir et cabinet de toilette.

Ce train prend à Cette les voyageurs de 2<sup>e</sup> classe pour Paris.

## LE FIGARO-SALON DE 1895

PAR CHARLES YRIARTE

### Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure

auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x62) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro », les deux premiers fascicules:

- N<sup>o</sup> 1. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées): grande prime double en couleurs: *Murat* (l'éna 1806), par CHARTIER.  
N<sup>o</sup> 2. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées): grande prime double en couleurs: *Bulletin de victoire de l'Armée d'Italie* (1797), par GEORGES CAIN.

PRIX DU FASCICULE: 2 FRANCS

Souscription aux six fascicules: franco, 13 fr. 50

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

### ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.  
ÉTRANGER, Union postale: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant: RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Bousod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.





# Femmes & Fleurs

Par Madeleine Lemaire & Violette

L'ÉLÉGANCE dut éclore lorsque Dieu créa la première femme ou la première fleur, jumelles de grâce, de parfum, d'éclat et de beauté. Ève, sœur de la Rose : n'est-ce point le rêve de tous les Paradis d'Orient et celui, aussi, des Paradis Scandinaves, que traduit pour nous, en ses étranges poèmes, ce Wagner si décrié jadis, aujourd'hui devenu idole, ou presque, pour nos générations qui n'ont de mesure ni en leurs amours, ni en leurs haines.

Sœur, oui certes ! mais sœur aînée, despote et fière, tout enorgueillie de son droit d'aînesse, faisant de sa cadette sa vassale et son esclave ! Telle naquit Ève, telle la femme moderne qui, passionnée de la fleur, l'asservit à son caprice, la défiant néanmoins en sa parure la plus précieuse, en son luxe préféré.

Il y eut des femmes élégantes en tous les temps et en tous les pays. Athènes, Rome, Thèbes ou Carthage, eurent leurs lauriers en fleurs, leurs verveines, leurs lotus emblématiques et leurs somptuosités quintessenciées. L'Italie de la Renaissance mêla les roses, les riches brocarts et les bijoux inestimables. Notre Cour des Valois se para de velours et d'or, et se parfuma de jasmin. Celle de Versailles froissa les dentelles, étala les pierreries et sema de fleurs ses soieries éblouissantes. Quant à ce XVIII<sup>e</sup> siècle si proche, qui est resté à la mémoire de notre génération ainsi qu'une légende radieuse de grâce exquise et de luxe suprême, ses mains délicates égrenèrent les perles d'Orient en un merveilleux rosaire de splendeurs sur les étoffes précieuses, savamment drapées, parmi la mousse des dentelles, les lacs de satin et les touffes embaumées, cueillies aux parterres de Trianon.

Cependant, jamais, entre les Belles qui passèrent, fantômes radieux apparus au mirage d'autrefois, plus magnifiques peut-être, mais moins raffinées, aucune n'égala en séduction la femme moderne : c'est-à-dire la Parisienne quintessenciée, née et grandie dans les hautes sphères d'aristocratie et de richesse, qui possède désormais, avec le secret de toutes les coquetteries, apprises de ses devancières, la passion de cette harmonie complète dans la parure, ignorée d'elles, son œuvre absolument personnelle et sa supériorité. Harmonie qui découle de

notre sentiment artistique, développé à un point presque maladif, devenu pour quelques-unes presque une souffrance, par la poursuite d'un idéal toujours fugitif et insaisissable.

L'art, c'est-à-dire le retour, à force de recherche, vers la nature : est-ce donc lui qui a enfanté cette folie du luxe des fleurs comme ornementation suprême, dont aucune époque ne fut possédée comme celle-ci ?

Dans la serre, dans le jardin, dans la parure : la fleur est partout désormais. Jadis, on la réservait, la fleur radieuse de Mai, pour les fêtes d'amour ou pour les autels. Le mois de Marie et la Fête-Dieu étaient la Fête des Fleurs. Les fiancées reçurent ensuite leurs bouquets, symboles de poétique tendresse, au langage emblématique, le seul que dussent entendre leurs virginales oreilles.

Puis la femme se mit à vivre parmi les fleurs. Non contente de la porter à son corsage, dans sa chevelure, au bas de ses jupes, les soirs de bal, elle l'aima passionnément. La comtesse de Beaulaincourt rêva de la créer en une inimitable perfection, Madeleine Lemaire de la faire vivre, immortelle, sous son pinceau, en une saisissante intensité. Des femmes moins artistes de fait, mais également raffinées en leur goût coquet, la donnèrent pour cadre à leur existence. Leur salon devint une serre, leur table un bouquet. Et ce fut bientôt une lutte parmi elles, pour composer l'éphémère tableau de la nappe fleurie, parterre ici, là guirlande courant en longs rinceaux,



LA FLEUR, LA PLUS CHARMANTE PARURE DE LA BOUTONNIÈRE.



ailleurs, buisson énorme, dressé en surtout : ou, encore, chapelet rattachant l'une à l'autre chaque branche de candélabres, chaque bibelot éparpillé autour des argenteries et des cristaux.

En Italie, on fit des lustres de fleurs. En Angleterre, l'aumône des fleurs fêta la Noël et l'An nouveau. A Paris, on inventa d'inconcevables et

d'incomparables ornementations fleuries pour les fêtes du printemps. La princesse de Brancovan a fait éclore, à l'un de ses derniers bals, le triomphe des roses, emplissant tout son hôtel comme d'une féerie parfumée. La baronne Adolphe de Rothschild a eu toujours la coquetterie, à chaque fête donnée par elle, de faire disparaître, pour ainsi dire, les merveil-

les d'art qui transforment son hôtel en musée, dans la profusion des fleurs; et les orchidées qui, cultivées dans ses serres, viennent garnir sa table élégante, représentent autant de richesses que ses bijoux eux-mêmes. La vicomtesse de Trédern entoure son escalier d'une rampe de fleurs, chaque fois qu'une réception ouvre la porte de son hôtel. La marquise d'Anglesey a le secret des ornementations exquises en ce genre. La Fête de Mai, il y a quelques années, et le dais de roses sous lequel vinrent se reposer les époux, au sortir de la messe nuptiale, lors du mariage de sa jeune sœur, furent les plus exquis décors que Paris ait connus. La comtesse Pourtalès se fit une spécialité des fêtes fleuries et des sautoirs jetés qui, mêlant, sur le brocart satiné, les roses fraîches au feu des diamants, transforma son corsage en cuirasse de fée. La vicomtesse de Courval imita son exemple et, poussant plus loin l'élégance adorable de ses réceptions, inaugura le Mai Fleuri,

autour duquel dansèrent les Bergers et les Bergères de Watteau, descendus de leur cadre, en la personne de nos plus héraldiques beautés. Madame Bénardaky dépense des sommes folles pour enguirlander ses salons et nous avons vu, à Noël, ce rêve de l'hôtel de Mouchy, maintenant habité par Madame Ayer, disparu tout entier dans le gui symbolique marié aux roses, luxe suprême de l'hiver.

Quelle Parisienne, parmi les élégantes, voudrait trouver vides les longs cornets de Venise, les Sèvres fragiles ou les faïences craquelées, épars un peu partout en leurs appartements? Même celles qui, moins riches, en sont réduites aux ornementations fragiles, industrie de leur goût personnel, de ce goût inné qui est en elles et transforme toute chose sous leurs doigts diligents : de rustiques corbeilles, peu importe, pourvu qu'il y ait des fleurs!

Quelques-unes ont leurs fleurs privilégiées, presque adoptives. Celle-ci l'œillet, une autre les roses, une autre les iris, quelques-unes les orchidées, et quelques autres les chrysanthèmes. Et ce sont les voluptueuses, les amoureuses, les chercheuses d'idéal, les vaniteuses, les rêveuses, tourmentées de mirages fous! Chacune trouvant, sans s'en douter, en sa fleur favorite, son intime secret! Je ne parle pas du goût faux qui porte quelques dépravées à la fleur fabriquée, telle que la rose bleue ou l'œillet vert. Cela est absurde : car, si la fleur, développée, atteint sa perfection, fardée elle perd le charme qui lui est propre et que j'ai dit : c'est-à-dire cette incarnation de la nature qui est l'expression de l'art lui-même.

Mais, en cherchant l'art porté à sa quintessence et trouvant en la fleur sa suprême apothéose, c'est la fleur comprise

ainsi qu'elle l'est aujourd'hui qui est en cause : non point la fleur torturée par le fil d'archal, pour être rassemblée en un bouquet prétentieux, dans une collerette de papier, telle que l'accueillaient nos grand'mères, ni même les coussins de fleurs, la viole de fleurs, la boule de fleurs et toutes les autres ridicules fantaisies auxquelles chaque Jour de l'An, des fleuristes en mal d'inédit, la condamnent. Non! la fleur en botte, en guirlande, en touffe, jetée sans prétention, au hasard d'une main adroite, par une femme dont le goût se traduit par l'harmonie d'un bouquet, tout ce que vous voudrez, pourvu qu'aucune recherche n'apparaisse dans l'arrangement, si simple, que chacun puisse croire qu'il l'aurait ainsi composé. On l'a cueillie soi-même, dans la rosée du matin. On l'a nichée dans les vases, dans les jardinières, dans un panier, à son corsage, à la boutonnière de l'ami! Le hasard l'a prodiguée : et c'est par miracle qu'elle se trouve en sa place choisie, comme il faut et quand il faut. Si une délicieuse symphonie de nuances émane d'elle, le sen-



PARISIENNE GARNISSANT DE FLEURS UNE POTICHE DU « GRAND DÉPOT » DE LA RUE DROUOT.



timent de poésie qui est en nous ne l'exige-t-il pas ainsi ? Ce sentiment des nuances, nous le portons au coloris de notre ajustement. Émane-t-il de la fleur ou la tendance en réside-t-elle en notre esprit qui aime la fleur pour traduire sa tendance ? Le fait est, bien réellement, que jamais en aucun siècle, ce degré chez la femme. Bizarre parfois, mais semblage sans fausse note, des tonalités. du maïs, du vert tendre et du jaune, du bleu et d'adorables hymens de la couleur. Un ruban vert ou du rose, un ruban blanc sur du violet, du c'est la « mouche » longtemps cherchée qui met ingrat. Telle est notre harmonie apparente, har- coup plus composite, puisque, souvent, les couleurs vent l'une de l'autre un accroissement d'éclat.

Mais à côté est l'harmonie intime, cette harmonie du j'ai parlé. Corset, jupons, bas assortis au « dessus », c'est-à- linge approprié au reste, en une dégradation délicate de sorti ne veut pas dire pareil. Sous une toilette violette, des paille. Sous du bleu foncé, de l'azur ; sous du rose, du rose du noir, de la fantaisie, sous du blanc, du blanc !

Et les étoffes ! De la moire, du satin, des soies souples d'Orient, des changeants aux fuyantes lueurs de punch, d'au- rore et d'opale, de la gaze et du tulle ! Pour linge, de la dentelle, de la batiste ou de la soie crépelée. Des fleurs semées un peu partout, brodées ou brochées, ou incrustées. Aussi, partout, des rubans noués, des « points », des frissonnements et des neiges.

Le « dessous » efface le « dessus » par sa coquet- terie. Sous un simple costume de grosse laine — étoffe anglaise ou zibeline — une jeune femme portera un corset aux pâles rayures de moire opalisée, le jupon pareil au corset, tout enden- tellé. Les bas et les rubans, mariés au coloris dominant dans la rayure. Et, la robe dépouillée, c'est une délicate Colom- bine qui apparaît, soubrette du répertoire fantaisiste, d'un xviii<sup>e</sup> siècle idéalisé. Voilà un piège que ne connaissent point nos aïeules, dont le seul subterfuge résidait dans la mante « couleur de muraille », cachant une toilette friponne, destinée à quelque galante aventure.

La dentelle, d'ailleurs, comme la fleur, a, cette année la plus grande part dans la toilette féminine. Tandis que l'on s'appête à couvrir de fleurs les ombrelles, transformées en dômes fleuris, à en parer le corsage, la coiffure, le col, qui, assorti aux épaulettes- bouquets, s'entoure de guirlandes, même le matin, rappelant le « boa de fleurs » d'il y a deux ans, les épaules s'enveloppent de larges collerettes en vieux point, bizarrement découpées, dont l'estompe- ment doux amortit le coloris du corsage, parfois trop violent, par suite de notre entraînement vers ce xviii<sup>e</sup> siècle, beaucoup moins tendre en ses nuances que nous ne nous plaisions à l'imaginer, celles-ci nous apparais- sant atténuées par le temps, en un effacement de coloris qui eût semblé fade, peut-être, à nos aïeules. Nos yeux y sont habitués désormais et nous y cherchons l'idéal de nos tonalités. Peut-être, au point de vue artis- tique sommes-nous dans le vrai. Ceux qui prétendent être véridiques en fouillant une époque, le sont davantage en nous rendant la couleur un peu crue des bleus de lin, des verts pré, des roses chauds de dahlias et de roses du roy — rose van Dyck et rose Rubens — opposant ses ardeurs veloutées, que tamise la dentelle, aux exquisités des roses mou- rantes, si amorties, d'il y a quelques années.

Appropriées à la plupart des costumes, les collerettes comportent un détail infini. Le détail ! n'est-ce point par lui que triom- phent nos élégantes actuelles ? Détail du linge, du bijou, de la chaussure, du gant, de la coiffure, que retiennent les épingles pré- cieuses, du bibelot surtout : ombrelle, para- pluie, manchonnet, flacons de poche, sac, éventail, tours de cou, capuchons ruchés

de fleurs en dedans, sous le frou- frou du taffetas découpé, etc., etc. La couture, comme la doublure, est irréprochable dans notre vê- tement. Chaque ouvrière s'y spé- cialise pour arriver à la perfec- tion. Il en est pour les jupes, pour l'apprêtage, pour la manche, pour la garniture, pour l'ornementa- tion des broderies, etc., etc. Et tout est fini, surfini, achevé, para- ché ! Ce qu'ignoraient complètement les siècles d'antan.

Ce qu'ils ignoraient aussi, non moins complètement, ces siècles prétendus magnifiques ou galants, c'est le cabinet de toilette. Les quelques châteaux qui subsistent nous donneraient idée, par la configuration des appartements, de la propreté d'autrefois, si nos grand-mères, l'ayant entendu conter par leurs aïeules, ne nous en eussent appris l'histoire. Femmes toujours en blanc, irré- prochables en leur tenue matinale de basin brodé, lavant tout au plus leur visage et le bout de leurs doigts dans des cuvettes grandes comme des coques de noix. Des onguents, de la poudre, des fards, tout l'arsenal d'un invraisem-

« dessous », dont dire à la robe ; nuances. Car, as- dessous mauve et plus tendre, sous



PRÉPARATION DE PARURES, FLEURS ET PLUMES, CHEZ CAMILLE MARCHAIS, RUE DE LA PAIX.





blable charlatanisme, trompe l'œil de la beauté! Rien de vrai, rien de sincère, rien de franc, en un mot, dans le soin intime de la femme. Aujourd'hui, tout au contraire, peu de fards, de poudres, ni d'onguents, mais de vastes baignoires, et l'usage généralisé de l'eau rénovatrice, en laquelle la femme, comme la fleur, s'épanouit.

Et quel luxe, dans ce cabinet de toilette! En même temps quel confort! De fines porcelaines, et des cristaux, et de l'argent! La toilette de marbre, les murs de mosaïque. Par terre, des fourrures blanches pour les petits pieds frileux. Ici la baignoire qui est une conque digne d'Amphitrite elle-même; là des garnitures d'or ciselé, qu'incrument des pierres, véritables bijoux de la Renaissance modernisée. Puis des plantes, des fleurs, des vasques embaumées, des cassolettes d'Orient, parfums, bouquets, massifs tropicaux, enchantement!

Partout des recherches!

Pour la coiffure, si modeste que nos mères l'eussent portée à peine au pensionnat, des jeux d'écaillé ou d'ivoire chiffé d'or, offrant mille instruments divers pour le nettoyage, le lissage et le soin de la chevelure. Aussi, des épingles miraculeuses où, sur l'écaillé, éclatent les pierres. Infinité de bibelots pour les ongles, le visage, l'assouplissement de la peau: peignes, limes, ciseaux, brosses, etc., dont chacun est un mignon bijou.

Mais, le cabinet de toilette est ici hors de propos. Parfois serre, par la profusion des plantes, il est parfois aussi le temple du Bibelot, mais il l'est toujours du parfum, cette âme de la fleur que la femme a désormais fixée en elle. Parfums répandus dans les armoires, sous forme de poudres odorantes, dans les eaux de toilette, sous celle d'élixir ou de teintures, sur le vêtement et sur la chevelure sous celle d'une vapeur odorante.

Le parfum, qui apparaît aux profanes, sous la figure d'un incident, est, en effet, partie essentielle dans la toilette de la Parisienne moderne. Ne l'enserre-t-il pas, pour ainsi dire, comme d'une nuée impalpable, mais si enveloppante, âme presque de la femme, comme elle le fut de la fleur? Chacune possède le sien, approprié à elle-même, comme sa fleur préférée. Violent si elle est une passionnée, doux et léger si elle est une coquette, ardent si elle est une voluptueuse, un peu fade si c'est une indifférente ou une trop jeune. Et c'est là, pour le psychologue, une étude à faire des caractères et des tempéraments. Si bien que le romancier ou l'amoureux, pénétrant le Sphinx, pourront savoir, dès l'approche d'une Parisienne jolie, quelle est l'énigme cruelle ou tendre qui les défie: Lilas Blanc, jeune fille! Muguet, toute jeune femme! Hélioïtre, mondaine déjà sûre d'elle-même par les flirts ébauchés! Œillet ou Géranium, artiste élégante, originale, recherchée mais non banale! Jasmin, amoureuse! Verveine ou Cédra, nerveuse! Violettes de Parme, tendre!

Jacinthe, Portugal, Opoponax et tous les parfums musqués, coquette audacieuse, se jetant au-devant de la galante recherche.

Mais arrêtons ici l'investigation! On a écrit beaucoup sur le parfum, et l'on pourrait écrire encore davantage. Les femmes réellement élégantes en usent, mais n'en abusent pas, la discrétion en étant le charme le plus sûr. Un peu de parfum est agréable, beaucoup devient insupportable à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Il faut odor

rer l'air légèrement, il ne faut pas, autour de soi, le charger d'émanations pénibles et même dangereuses. Multipliez les fleurs à condition que l'air, en passant sur elles, répande leur arôme sans vicier l'atmosphère. Leur profusion alors n'est qu'un enchantement. Quant au parfum, la sobriété seule le rend tolérable aux délicats.

*Violette.*



L'ORCHIDÉE, FLEUR ARISTOCRATIQUE. CHOISIE COMME ÉGIDE PAR LE PARFUMEUR MONDAIN LENTHÉRIC.



# AU PARADIS TERRESTRE

PAR GYP ET A. VIMAR

ARBRES GÉANTS. FLEURS MERVEILLEUSES. FRUITS SAVOUREUX. PELOUSES DE VELOURS VERT POMME. LACS DE CRISTAL. RUISSEAUX MURMURANTS. PARFUMS EXQUIS, ETC., ETC. IL EST CINQ HEURES DU MATIN.

ÈVE (qui dort le nez plongé dans le velours d'une pelouse, repoussant machinalement le coq qui lui chante dans l'oreille à plein gosier). — Vilaine bête, va!...

LE COQ. — Eh!... pas d'injures!...

ÈVE (se frottant les yeux). — Tu avais bien besoin de m'éveiller...

LE COQ. — C'est Adam qui m'a bien recommandé de vous éveiller à cinq heures.

ÈVE. — Lui... pas moi... (Elle regarde Adam qui dort à poings fermés et à bouche ouverte).

LE COQ. — Toi aussi... il y tient... parce que, tu sais, les gens vertueux...

ÈVE. — Aiment à voir lever l'aurore... Ah! je la connais, celle-là!... (Au coq qui recommence à chanter, dans l'oreille d'Adam, cette fois). Mais tais-toi donc!... tu vas finir par l'éveiller... et j'aime mieux m'en aller avant...

LE COQ. — Tiens!... pourquoi ça?... ÈVE. — Pour qu'il ne voie pas de quel côté je vais... (Elle se lève en se frottant les yeux et passe derrière un massif de lauriers roses). Là... à présent tu peux crier tant que tu voudras... (Elle se bouche les oreilles). Quelle voix, seigneur!... ça fait grincer!...

LE COQ (vexé). — Quand on aura le réveil-matin, ça sera bien pire...

ÈVE. — J'en doute...

LE COQ. — ... Et quand on le posera sur une assiette... tu m'en diras des nouvelles... (Regardant Adam qui continue à ronfler). Il dort comme une souche...

ÈVE (passant sa tête à travers le massif). — C'est révoltant!... et moi, je suis éveillée malgré moi!... ce que je vais faire pelouse à part!... (Adam fait un mouvement, elle disparaît et marche vers un

des lacs). Tant que je n'aurai pas pris mon tub... je ne serai pas complètement lucide... (Au paon, qui lui présente sa queue à laquelle elle cueille quelques plumes). Merci!... tu es bête... tu es ennuyeux... tu es laid de forme... mais tu es d'une jolie couleur...

(Elle continue à marcher vers l'eau, son bouquet de plumes à la main). Ce qu'il fait beau ce matin!... pourvu qu'Adam n'ait pas l'idée de venir par ici!... (A un petit crocodile qui veut jouer). Non... pas maintenant... après le bain... (Elle entre dans l'eau et commence sa toilette).

UNE GRENOUILLE (sortant de l'eau et regardant Ève avec admiration). — Cristi!... tu es jolie!...

ÈVE. — Tu trouves... ben, si c'est vrai, c'est vraiment dommage!...

LA GRENOUILLE (étonnée). — Parce que?...

ÈVE. — Parce que... pour l'agrément que ça procure...

LA GRENOUILLE. — Ça nous en procure beaucoup, d'agrément...

ÈVE. — A vous... je ne sais pas... mais à moi?... (elle bâille). Non... ce que c'est long une journée au Paradis!... le bon Dieu ne se doute pas de ça, lui! dans le ciel...

LA GRENOUILLE. — Crois-tu?...

ÈVE. — S'il s'en doutait, il procurerait quelques distractions... il enverrait quelqu'un à qui parler...

LA GRENOUILLE. — Eh bien, mais... et Adam?...

ÈVE. — Oui... je sais bien... j'ai Adam... et Adam m'a!... c'est égal, c'est un peu court tout de même!...

LA GRENOUILLE. — Veux-tu me mettre

dans un bocal avec une petite échelle au fond?... je t'annoncerai le temps... ça t'amusera peut-être bien?...

ÈVE (sans enthousiasme). — Peut-être bien... mais pas follement... Ah!... voilà Abd-el-Kader et Friponnet qui viennent pour faire la réaction... (Elle caresse un grand sloughi bête, et un petit terrier nain noir et feu, genre grelottant). Oui... vous êtes des jolis toutous... des amours!... (A un jeune orang-outang qui lui offre des fleurs). Toi aussi, tu es beau, tout plein beau...

LE JEUNE ORANG-OUTANG (modeste et ravi). — C'est pas que je sois beau, beau... mais je suis intelligent... et solide... plus solide qu'Adam, va!...

ÈVE. —

LE JEUNE ORANG-OUTANG.

— Dis-donc, Ève, il ne t'embête pas quelquefois, Adam?...

ÈVE (sincère). — Si... quelquefois... (à part) je pourrais même dire souvent!...

LE JEUNE ORANG-OUTANG.

— C'est que, tu sais... faudrait le dire?... je lui flanquerais une de ces piles!...

ÈVE. — C'est bon... c'est bon... calme-toi...

LE JEUNE ORANG-OUTANG. — Est-ce que tu vas monter à cheval, ce matin?...

ÈVE. — Oui... pourquoi?...

LE JEUNE ORANG-OUTANG. — Parce que ça fatigue beaucoup mon oncle de te suivre... il paraît que tu vas un train... tu devrais changer de groom... et me prendre à sa place?...

ÈVE. — Toi, tu es gentil... mais tu es trop intrigant... Allons!... laisse-moi faire ma réaction... (Elle se met à marcher très vite.)

LE PETIT CROCODILE (sortant du lac). — Veux-tu jouer avec moi, à présent?...

ÈVE. — Oui... (Elle prend le petit crocodile, l'élève et l'abaisse, et s'en sert comme d'un haltère). Tu vas justement me servir à faire mes mouvements de bras... (Elle l'élève et l'abaisse rapidement) ça ne t'ennuie pas?...

LE PETIT CROCODILE. — Non... ça ne m'ennuie pas... mais ça me fait un peu mal au cœur!...

ÈVE. — Que tu es douillet!... vraiment, on n'a pas le droit d'être douillet avec une peau aussi rugueuse que ça!... (Elle le repose à terre), j'en ai la main rouge, de t'avoir tenu...

LE PETIT CROCODILE. — Moi, j'en suis bleu, d'avoir été chahuté comme ça...

ÈVE. — Dame!... aussi... tu es toujours là à te mettre en travers...

LE PETIT CROCODILE (piqué). — Je me mets comme je peux... (Il rentre dans l'eau).

ÈVE (à Abd-el-Kader et à Friponnet qui la rejoignent). — Allons nous promener...

ABD-EL-KADER (sans conviction). — Allons!... (Il suit la tête basse et la langue pendante, la queue serrée).

FRIPONNET (ravi). — Allons!... (Il suit





la tête relevée, les pattes dans le nez, la queue en trompette).

ÈVE (quittant le bord du lac et entrant sous les arbres). — C'est étonnant comme les allées sont mal tenues!... les ours ne ratisent pas du tout!... (A Friponnet qui lui montre un ours accroupi, très occupé à peigner l'allée de ses griffes ouvertes). Oui... je vois bien... mais c'est pas sérieux... il fait semblant... Adam ne s'occupe de rien... (Un temps). Je ne sais vraiment pas à quoi il est bon Adam?...

ABD-EL-KADER. — Veux-tu que j'aille le chercher?... (Il s'allonge, prêt à piquer une course).

ÈVE. — Bouge pas!... (A part). C'est vrai que c'est bête, les sloughis!... (Elle le regarde), c'est bête, mais élégant!... ça a de la branche!... (Elle s'arrête pour regarder deux oursons qui, assis de chaque côté de l'allée, s'amuse à tresser une corde avec des coucous).

PREMIER OURSON (se levant). — Bonjour, Ève!...

DEUXIÈME OURSON. — Veux-tu sauter à la corde avec nous?...



(Ils tournent la corde, Ève saute, ainsi que Friponnet. Abd-el-Kader va se coucher à l'ombre).

PREMIER OURSON. — Adam va bien?...

ÈVE. — Très bien, merci!... Dites donc!... s'il voyait les allées, il ne serait pas content, Adam!... vous ne ratissez guère... le jardin est très mal entretenu... tout pousse pèle-mêle...

DEUXIÈME OURSON. — Au Paradou c'est le Paradou de Zola, ça sera bien autre chose...

ÈVE. — Tu dis?...

PREMIER OURSON. — Fais pas attention, il est un peu somnambule... alors, il voit des choses de plus tard...

ÈVE (sautant toujours). — C'est excellent pour ma réaction, ça!...

DEUXIÈME OURSON (qui a le bras fatigué de tourner). — Excellent... mais faudrait pas non plus laisser passer l'heure de ta promenade à cheval... ton cheval attend là-bas... avec le vieux Jack... et les mouches sont méchantes, ce matin...

PREMIER OURSON. — Nous aurons de l'orage...

ÈVE (s'arrêtant). — Merci, oursons!... (Elle leur donne une fleur à chacun).

FRIPONNET (à Ève). — Tu veux bien que je te suive à cheval?...

ÈVE. — Non... tu es trop petit... c'est l'affaire du boulot, ça!... (Elle s'approche de son cheval qui tient en main son groom Jack, un vieil orang-outang très pelé, mais plein de dévouement).

JACK. — Que madame se méfie d'Cabochard... y a pas plus embêtant qu'il lui c'matin!... (Il prend le pied d'Ève et la met à cheval).

ÈVE (s'installant et partant au pas). — Il tire déjà au pas, l'animal!... qu'est-ce que ça va être tout-à-l'heure, Seigneur!... c'est dommage!... il fait si beau!... ça serait si gentil de se promener tranquillement sous ces beaux arbres... en rêvant... Rêver!... ça doit être si délicieux de rêver!... de rêver d'agréables choses, s'entend... mais moi, je n'ai pas le droit de rêver ça... je ne dois rêver que d'Adam... c'est le Seigneur qui l'a dit... (Un temps) et c'est court!...



JACK (rejoignant Ève au trot). — P't'être bien qu'Monsieur aurait voulu monter... je n'ai pas demandé les ordres...

ÈVE. — Tu as bien fait!... (réfléchissant que c'est un peu vif) s'il avait voulu monter, il l'aurait dit...

JACK (A part, retournant reprendre sa distance). — Il l'a dit aussi... mais j'ai pas entendu... censément...

ÈVE (recommençant à rêvasser). — Hier soir... quand j'allais me coucher... le grand serpent vert qui habite autour du sixième arbre de l'avenue qui mène à notre pelouse, m'a appelée tout bas... tout bas... quand je passais... il m'a dit que j'avais l'air de m'ennuyer... et que, si je le voulais, je pourrais m'amuser beaucoup... et il m'a offert de venir me promener avec lui dans l'enclos où est l'arbre de Science, un bel arbre... que je n'ai vu que de loin parce que le Seigneur a défendu d'y toucher... et que Adam qui a pensé qu'il était plus sûr de n'en pas approcher du tout, a fait entourer le clos de ronces artificielles... et le serpent vert affirme que, de ce côté-là, on s'amuserait... Avant de m'endormir, j'ai demandé à Adam pourquoi le Seigneur ne veut pas qu'on aille par là?... il m'a répondu que c'était une réserve... et il m'a dit de ne plus lui parler de ça!... (Elle regarde le soleil). Midi!... je vais déjeuner... (Elle s'arrête devant les plus beaux espaliers, descend et donne à Jack, Cabochard qui continue à être insupportable).

UNE OIE, UN OURS, UN COCHON, UN CHAT ET PLUSIEURS SINGES (s'approchant). — Veux-tu que nous déjeunions avec toi?...

ÈVE. — Oui... à la condition que vous vous tiendrez bien... que vous ne mangerez pas salement... et que vous ne ferez pas les choses qu'on ne doit pas faire...

L'OIE. — Et quelles sont-elles, les choses qu'on ne doit pas faire?...

PREMIER SINGE. — Que c'est bête de demander ça!... une fois qu'on les connaît par leurs noms, faudra les éviter... tandis qu'avant...

ÈVE (Elle s'assoit, les animaux s'asseyent en rond autour d'elle).



— D'abord... (à l'ours) toi, tu auras la bonté de ne pas mettre ta griffe dans ton nez... tu le fais tout le temps... c'est affreux!... (à un des singes) et toi, de ne pas te gratter éperdument comme en ce moment même, où je vous prie d'avoir de la tenue...

LE COCHON. — Et moi?... pas d'observation?...

ÈVE. — Pas pour l'instant... mais tout à l'heure quand tu mangeras, tu tâcheras de ne pas faire de bruit... c'est déplaisant...

L'OIE. — Et moi?...

ÈVE. — Tu voudras bien te taire... c'est tout ce qu'on te demande... quant à toi, chat, tu es irréprochable de tenue... propre, silencieux et discret... (aux singes) Eh bien! quand vous voudrez cueillir le déjeuner?... (Les singes grimpent aux espaliers et aux arbres... rapportent des pêches, des abricots, des prunes, des raisins, etc., et ramènent une vache, que l'ours s'empresse de traire dans des liserons géants. On déjeune. Le cochon manque de s'étrangler avec un melon, et l'oie avec une pêche, qu'on voit former une bosse au milieu de son cou. Tous les animaux lui tapent dans le dos).



ÈVE (s'allongeant dans l'herbe et appelant le lion qui passe). — Viens me voir!... couche-toi là!... tu es beau, tu es fort, toi!... à la bonne heure!... c'est superbe d'être bâti comme ça!...



(Les autres animaux vexés, s'éloignent peu à peu.) Tiens!... ils s'en vont, les autres, ça les embête que je t'admire... et toi?... ça t'est égal, à toi!... tu es d'un tempérament plutôt indifférent aux compliments... tu es blasé... (un temps) et pas bavard... ni démonstratif!... le serpent est moins beau que toi... ça, ça ne fait pas question... mais il est plus aimable... enfin!... tu me permets de te toucher... de me rouler sur toi... c'est déjà bien gentil!...



(à un guépard qui passe en courant, portant des cerceaux et des bâtons.) Où cours-tu comme ça?...

LE GUÉPARD. — Je vais faire une partie de grâces avec la panthère noire... elle m'attend...

ÈVE. — Eh bien, elle t'attendra... c'est moi qui vais jouer avec toi... tu veux bien?...

LE GUÉPARD (transporté). — Si je veux?... j'te crois, que je veux!...

ÈVE (embrassant les moustaches du lion). — Au revoir, lion... et merci de m'avoir laissée faire joujou avec toi!... (Elle prend des bâtons, la partie commence).

LE GUÉPARD (il ne manque pas un cerceau, Ève en manque souvent). — On voit que vous n'avez pas l'habitude... vous ne jouez pas souvent aux grâces?...

ÈVE. — Jamais!...

LE GUÉPARD. — A quoi jouez-vous?...

ÈVE. — A rien!...

LE GUÉPARD (simulant l'étonnement). — Comment... il me semble pourtant que, Adam...

ÈVE. — Adam?... un empoté, Adam!...

LE GUÉPARD (saisi). — Oh!... ben, vous avez une façon de parler du roi de la création!... vous allez bien, vous!...

ÈVE. — Si tu le connaissais comme moi, le roi de la création!...

LE GUÉPARD (avec intérêt). — Surfait, alors?...

ÈVE. — Oh! lala!... (réfléchissant) ne va pas raconter que j'ai dit ça, au moins!... le Seigneur m'en voudrait peut-être... comme il m'a donné pour compagnon ce qu'il croit le plus réussi...



LE GUÉPARD. — Moucharder?... (pique.) Pour qui me prenez-vous?...

ÈVE (regardant le soleil). — Deux heures!... il faut rentrer!... j'ai dit d'atteler à quatre heures... et je suis loin de chez moi... surtout par ce soleil!... Où sont les singes?...

DEUX SINGES (apportant une énorme feuille). — Voilà!... ça te garantira toujours un peu du soleil... et puis, si tu veux... nous porterons tes cheveux, nous les éloignerons de toi... tu auras moins chaud!...

ÈVE. — Merci!... vous êtes vilains, mais bien mignons tout de même!... Oh!... quelle chaleur!... je parie qu'il y a trente degrés à l'ombre!...

PREMIER SINGE. — Au moins!...

ÈVE. — J'ai eu tort de m'arrêter si loin... j'aurais dû revenir à cheval!...

DEUXIÈME SINGE. — Nous allons peut-être en rencontrer un, de cheval!...

ÈVE. — Nous n'aurons pas cette veine!...

UN ÉLÉPHANT BLANC. — Veux-tu t'asseoir?...

ÈVE. — Sur ton dos?... c'est bigrement haut!...

L'ÉLÉPHANT BLANC. — Sur ma trompe... tu verras comme tu y seras bien... je te rapporterai tout doucement, sans secousses... en route, je te cueillerai des fleurs... tu t'appuieras contre ma peau!...

ÈVE (méfiante). — Contre ta peau!...

L'ÉLÉPHANT. — Contre elle-même... si son grain laisse à désirer... sa température est exquise... et je disposerai mes oreilles en écrans qui t'abriteront du soleil... veux-tu?... (Il enlève Ève sur



sa trompe et la ramène doucement au centre du Paradis terrestre).

ÈVE (à Jack qui vient au-devant d'elle). — C'est attelé!...

JACK. — Les antilopes sont garnies... mais on a attendu le retour de Madame pour mettre la tortue à la flèche!...

ÈVE. — Bien... mettez-là!...

JACK. — Oui, Madame!... (revenant sur ses pas.) Monsieur est là!...

ÈVE (contrariée). — Ah!... (un temps.) qu'est-ce qu'il fait?...

JACK. — Il dort!...

ÈVE. — Comment! encore!...

JACK. — Monsieur fait sa sieste... faut-il le réveiller?...

ÈVE. — Garde-t-en bien!... (elle saute sur le dos de la tortue et lui noue ses jambes autour du cou. Les antilopes partent à fond de train.)

JACK (regardant filer Ève). — C'est qu'elle est contente quand elle peut plaquer Monsieur!... elle pèse pas une once!...

ÈVE (tournant dans une grande allée où tous les animaux attendent son passage). — Les voilà tous! ils m'aiment bien! (avec attendrissement) pauv'bêtes!...



Celui qui dira : que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est les animaux, aura rudement raison !... Je sens que ça leur fait plaisir de me voir !... ils me trouvent jolie... et c'est vrai, d'ailleurs !... (réveuse) c'est vrai !... et à quoi ça me sert-il ?... je me le demande ?... Tiens, on me fait signe d'arrêter !... c'est les singes qui m'apportent des fleurs !... (elle s'arrête) et qui me chantent une romance... qu'est-ce qu'ils chantent...

« Femme sensible... »

c'est gentillet... mais plus tard, ça ne fera aucun effet...

PREMIER SINGE. — Si tu veux descendre, nous allons garder ton traîneau... on t'a monté une balançoire pour t'amuser...

ÈVE (méfiante). — Une balançoire ?...

DEUXIÈME SINGE. — Une escarpolette, si tu aimes mieux...

ÈVE. — J'aime mieux !... où est-elle, cette escarpolette ?...

TROISIÈME SINGE. — Là... c'est les girafes qui servent de portique... et l'ours qui va te balancer...

ÈVE. — Et ça va m'amuser ?...

L'OURS. — Si ça ne t'amuse pas... c'est que tu serais joliment difficile à amuser, alors !...

ÈVE (pensive). — Je le crains !... (à elle-même.) Suis-je vraiment difficile à amuser ?... il est certain que ni le cheval, ni les grâces, ni les promenades à éléphant, ni toutes ces petites bêtises-là ne me satisfont pleinement... j'ai d'autres aspirations... des aspirations encore mal définies, mais réelles pourtant... (elle fait signe à l'ours d'arrêter) il m'agace, cet imbécile avec sa ficelle !... (elle descend de l'escarpolette et remonte sur la tortue.) Où vais-je diner ?... il est sept heures... Adam ne m'aura pas attendu ?... je vais diner en route... (elle s'arrête à un verger) du melon... pour changer... et des pêches... et des prunes... et des abricots... et du lait... toujours pour changer... décidément, c'est pas une vie !...

UN CANICHE. — Veux-tu, après ton diner, faire un domino avec moi, dis, Ève ?...

ÈVE. — C'est pas folâtre, le domino !...

LE CANICHE. — Je ne sais jouer qu'à ça !...

ÈVE. — Va pour le domino... (elle s'allonge à plat ventre en face du caniche et joue.)

LE CANICHE. — On dirait que tu ne joues pas de bon cœur ?...

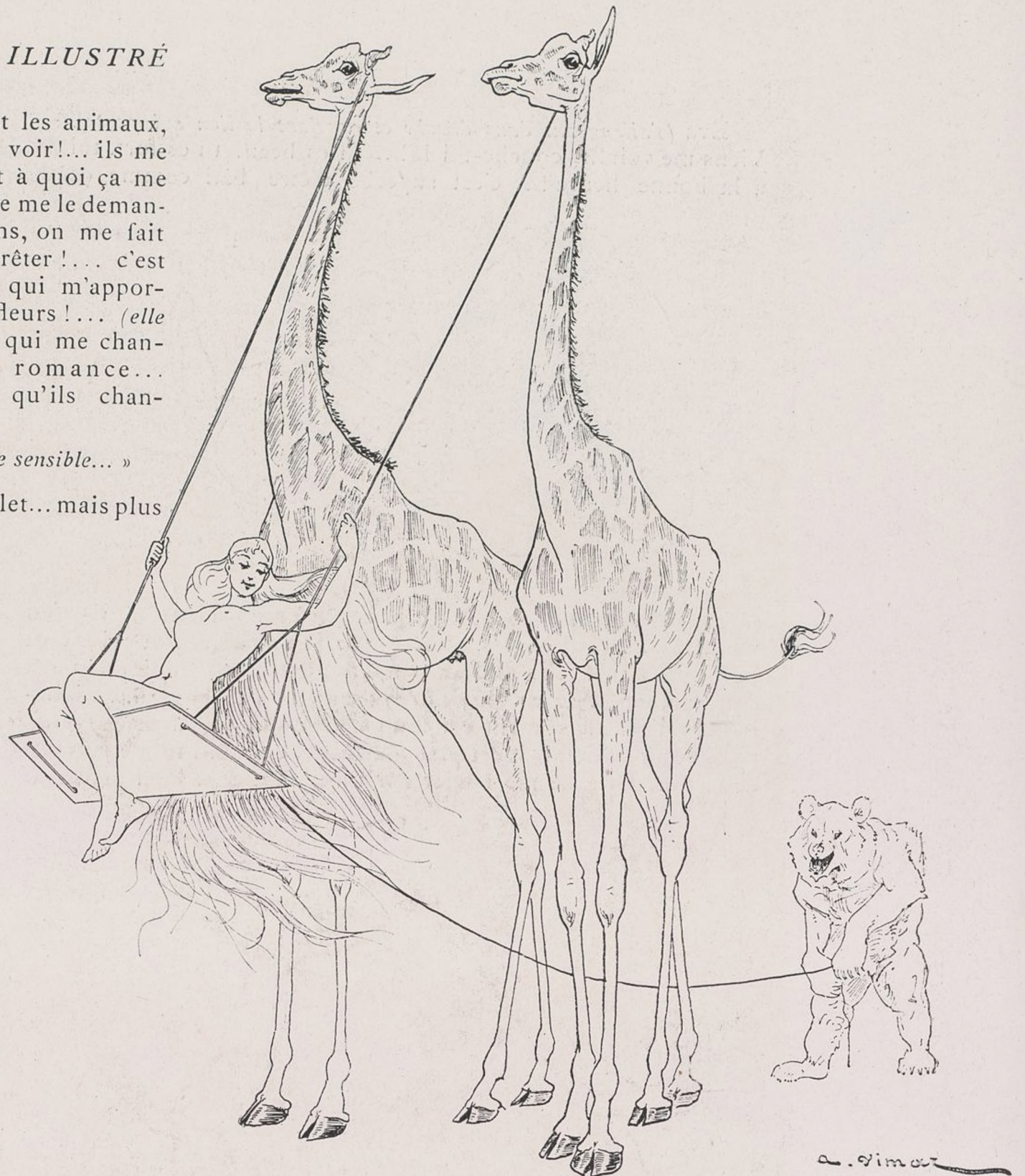
ÈVE. — Si... si... d'un cœur excellent !...

LE CANICHE. — Tu as peut-être sommeil ?...

ÈVE. — Hélas non !... je n'ai pas même ça !... je n'ai rien... rien du tout !...

LE CANICHE. — Il va faire nuit... je ne distingue plus mon jeu...

ÈVE. — Nuit !... encore une nuit à passer pareille à celle d'hier !... et demain la journée recommencera pareille à celle



d'aujourd'hui... ce que je donnerais pour qu'il m'arrive quelque chose !...

LE CANICHE. — Quoi ?...

ÈVE. — N'importe quoi... un grand malheur plutôt que rien... Bonsoir, caniche !... ramasse tes dominos... je vais rentrer... (Le caniche remet les dominos dans son petit sac, salue et s'en va. Ève se dispose à remonter sur la tortue.)

LE SERPENT (sortant des grandes herbes). — Si tu voulais m'écouter, Ève... nous irions ensemble là-bas... là-bas...

ÈVE (hésitante). — C'est défendu !...

LE SERPENT. — Et nous nous amuserions... je ne te dis que ça !...

ÈVE. — Et puis après ?

LE SERPENT. — Et puis après nous recommencerions... encore... toujours... s'amuser, vois-tu, il n'y a que ça de bon...

ÈVE. — Je le croirais assez... (un temps.) Ben... je veux bien aller avec toi...

LE SERPENT. — Eh ! allons donc !

ÈVE (prise de remords). — Mais nous emmènerons Adam...

LE SERPENT. — Pas aujourd'hui... une autre fois.

(Illustrations d'Auguste Vimar.)

GYP.





ALBERT LYNCH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

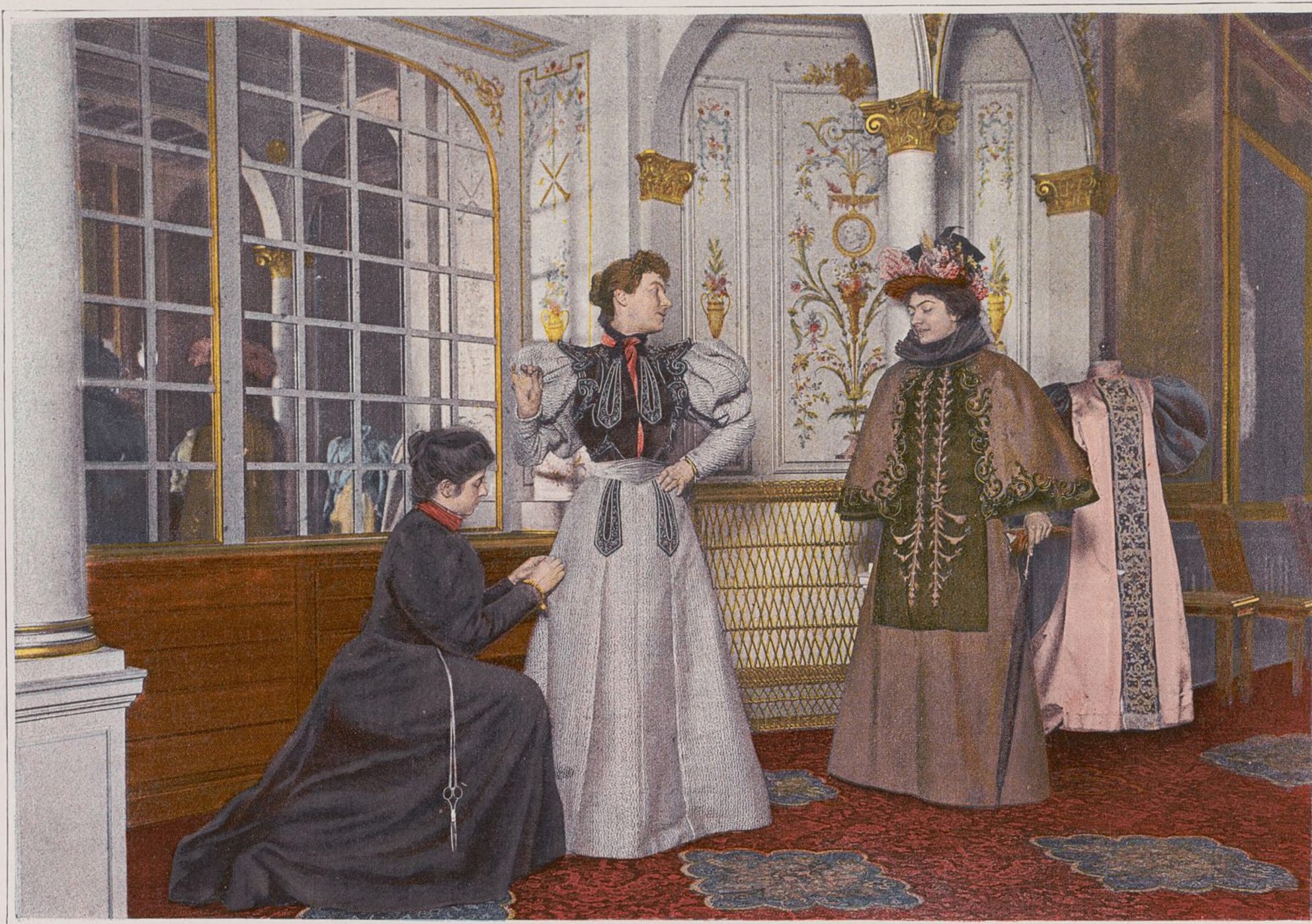
LES PARFUMS

Ayuntamiento de Madrid









UN ESSAYAGE CHEZ FÉLIX

# La Toilette de la Parisienne

PAR CLAIRE DE CHANCENAY

O sainte Mousseline !... s'écriait Alexandre Dumas fils, protestant contre ce qu'il appelle le luxe effréné des femmes. Avant lui Planard, sur la délicieuse musique d'Herold, faisait chanter aux ténors de 1826, le fameux couplet :

Une robe légère  
D'une entière blancheur,  
Un chapeau de bergère,  
De nos bois une fleur.  
Oui, voilà la parure  
Dont je suis enchanté ;  
Car toujours la nature  
Embellit la beauté !...

N'en déplaise à Planard et à Alexandre Dumas fils, la « sainte mousseline » et la « robe légère d'une entière blancheur » eussent été peu de mise pendant l'hiver de 1895 où nous avons compté jusqu'à 15° au-dessous de zéro. Je crois que quelques mètres de velours et de fourrures eussent avantageusement remplacé cette rustique simplicité. Mais, du couplet de l'Opéra d'Herold, j'aime mieux retenir les deux derniers vers « toujours la nature embellit la beauté ». Et c'est sur cette naïve maxime que je vais épiloguer.

La beauté, c'est l'apanage de la femme, sa vie, son essence même. Elle doit la cultiver, la soigner, la faire ressortir, l'embellir, comme a dit, dans une toute autre intention, le poète. Eh ! bien oui, la nature embellit la beauté. Seulement comment entendez-vous ce mot : la nature ?

Moi, je l'entends par tout ce que la nature, aidée du travail

des hommes, de leur industrie, de leur intelligence, a trouvé de plus joli, de plus riche, de plus séduisant pour « embellir la beauté » de la femme.

Toute chose a besoin d'être mise au point. Le diamant mal enchâssé perd la moitié de ses feux ; le tableau, pour être apprécié à sa juste valeur, a besoin d'un cadre qui le fasse ressortir ; le vin exquis gagne à être servi dans des verres appropriés à son essence ; le mets le plus savoureux paraît mauvais quand il est servi dans un plat grossier.

La femme, cet être supérieur et complexe qui parle à la fois aux sens, au cœur et à l'âme, mérite, comme le pur diamant, comme le tableau de prix, comme les mets délicats et les vins de choix, d'être entourée, décorée, vêtue de tout ce qui peut augmenter encore sa puissance et son charme.

Si la simplicité lui sied, encore faut-il qu'elle soit de bon goût.

C'est pourquoi, n'en déplaise aux moralistes, elle a raison de chercher — dans la nature, aidée de l'art — tout ce qui peut « embellir sa beauté ».

Suivons-la donc dans cette recherche, à laquelle nous sommes les premiers intéressés, puisque c'est pour nous, plutôt que pour elle-même, qu'elle s'en préoccupe.

## CHEZ LE COUTURIER

Aux temps jadis la dame qui voulait se faire faire une toilette



SALON DE VENTE CHEZ FÉLIX



nouvelle commençait par se rendre chez le marchand de nouveautés pour y choisir le drap, la soie ou le velours qui devaient être employés. Ceci fait elle mandait chez elle la couturière qui prenait mesure, taillait, coupait, cousait et arrivait, après de nombreux essayages et de non moins nombreuses corrections, à réussir tant bien que mal la toilette demandée.

Plus tard les couturières ont commencé à fournir l'étoffe et ont créé dans leurs ateliers des spécialités de coupeuses et couseuses, d'essayeuses même et ont tenu à la disposition de leurs clientes des petits salons d'essayage, séparés des ateliers.

C'était un progrès énorme que l'on admira à l'époque. Et pourtant ce n'était rien à côté de ce que réservait l'avenir... c'est-à-dire ce que nous avons maintenant : les salons du couturier.

L'ancienne couturière, c'était la patache de nos ancêtres, la malle-poste qui mettait huit jours pour aller de Paris à Bordeaux. La couturière, seconde manière, c'était l'enfance des chemins de fer, avec les banquettes à peine rembourrées et la locomotive poussive traînant à grand-peine une demi-douzaine de wagons. Le couturier actuel c'est le sleeping qui vous transporte sans fatigue et presque sans que vous vous en aperceviez, à l'instar du fameux tapis des *Mille et une Nuits*.

Ils tiennent de la féerie, ces merveilleux palais de l'habillage, dans lesquels une élégante vient aujourd'hui commander la toilette adorable qui la rendra enviable de tous aussi bien au théâtre qu'au bal, au champ de courses qu'à toutes les réunions mondaines.

C'est le ravissement des yeux qui commence dès qu'on met le pied dans ces galeries où miroite tout ce que Lyon a su créer de soies chatoyantes, tout ce que Saint-Étienne a fourni de rubans, tout ce que cent villes réunies ont pu fabriquer de plus beau en fait de velours, de dentelles, de broderies, de ces riens si jolis et qui parent si bien...

Et les galeries, les salons eux-mêmes, par leur élégance, leur richesse, leur bon goût, sont en rapport. Une femme du monde s'y retrouve chez elle, et n'y est pas dépaycée comme dans les anciens ateliers.

C'est donc sans le moindre embarras, sans le plus petit souci du milieu qu'on peut faire le choix de ses étoffes, des ornements. Quant à la forme, à la coupe, au genre du vêtement, ce n'est plus sur une banale et ridicule figurine, dessinée raidement par le fournisseur d'un journal de mode, qu'on peut en juger. Les modèles sont prêts et on les fait passer devant vous sur des mannequins... animés. Ces mannequins, en effet, ne sont autre chose que les femmes les plus jolies et les mieux faites qu'on peut trouver dans Paris. Grâce à elles, la cliente peut se faire une idée parfaitement exacte de l'effet que produira le genre de toilette qu'elle aura choisie. Elle se verra à l'avance pour ainsi dire.

Inutile d'ajouter pourtant que le modèle choisi ne sera pas servilement copié. C'est le propre du grand talent du couturier moderne, de ne conserver du modèle que les lignes générales et de créer à chaque toilette un genre, un cachet, un chic particuliers. C'est en cela qu'il a une supériorité écrasante sur les couturières vulgaires et surtout sur les magasins de nouveautés qui font les toilettes par centaines identiquement semblables, si bien que les personnes qui se fournissent chez eux ont l'air des élèves d'un pensionnat portant le même uniforme. Et, puisque l'occasion s'en présente, il faut dire que c'est aux magasins de nouveautés qu'est dû le changement si fréquent de la mode. Cela se comprend. Copiant les modèles créés par la fertile imagination du couturier, ils les répandent, les popula-

risent, les rendent bientôt d'une banalité telle qu'une femme qui tient à son renom mondain est forcée d'y renoncer.

On ne se figure pas toutes les qualités qui sont nécessaires pour être un bon couturier. Le couturier « fin de siècle » doit être à la fois créateur, dessinateur, coloriste, coupeur et assembleur.

Il lui faut, quand une femme élégante vient réclamer ses soins, bien se rendre compte des nuances qui sauront faire valoir la couleur de ses cheveux, son teint, sa taille, sa prestance, celles qui amincissent, celles qui donnent de l'ampleur. Il doit, et ce n'est pas souvent le plus facile de sa besogne, car l'entêtement fait partie des péchés mignons du sexe enchanteur, il doit savoir faire comprendre à Madame X... que la robe qu'elle a tant admirée à son amie Madame Z... ne l'avantagerait pas du tout, elle.

Il lui faut encore, bien savoir approprier une toilette à la circonstance où elle doit servir. Il vous donnera des conseils que, sans honte, madame, vous pourriez écouter, car ils sont le fruit d'une longue expérience d'un monde impeccable sur l'étiquette. Il vous rappellera que telle toilette d'un goût charmant au Vernissage ou à Longchamps serait déplacée dans une visite à des personnes austères et que vous ferez acte de bon goût, de déférence, de politesse, en appropriant votre costume au cadre sévère, à l'ameublement même des personnes que vous allez voir. Il vous soulignera les nuances imperceptibles aux yeux du vulgaire, mais très nettement accentuées pour un raffiné, qui font distinguer une toilette d'opéra, d'opéra-comique, des Français, de celle qui doit être portée aux Folies-Dramatiques, aux Variétés ou à la Porte-Saint-Martin. En même temps que votre fournisseur, il sera votre conseiller, votre mentor, votre guide.

Donc, non seulement il faut aller chez le couturier quand on croit avoir besoin de quelque chose, mais il faut aussi y aller souvent, pour se renseigner, se mettre au courant du nouveau, de l'inédit, de façon à ne pas se laisser entraîner au péché de banalité dans la toilette.

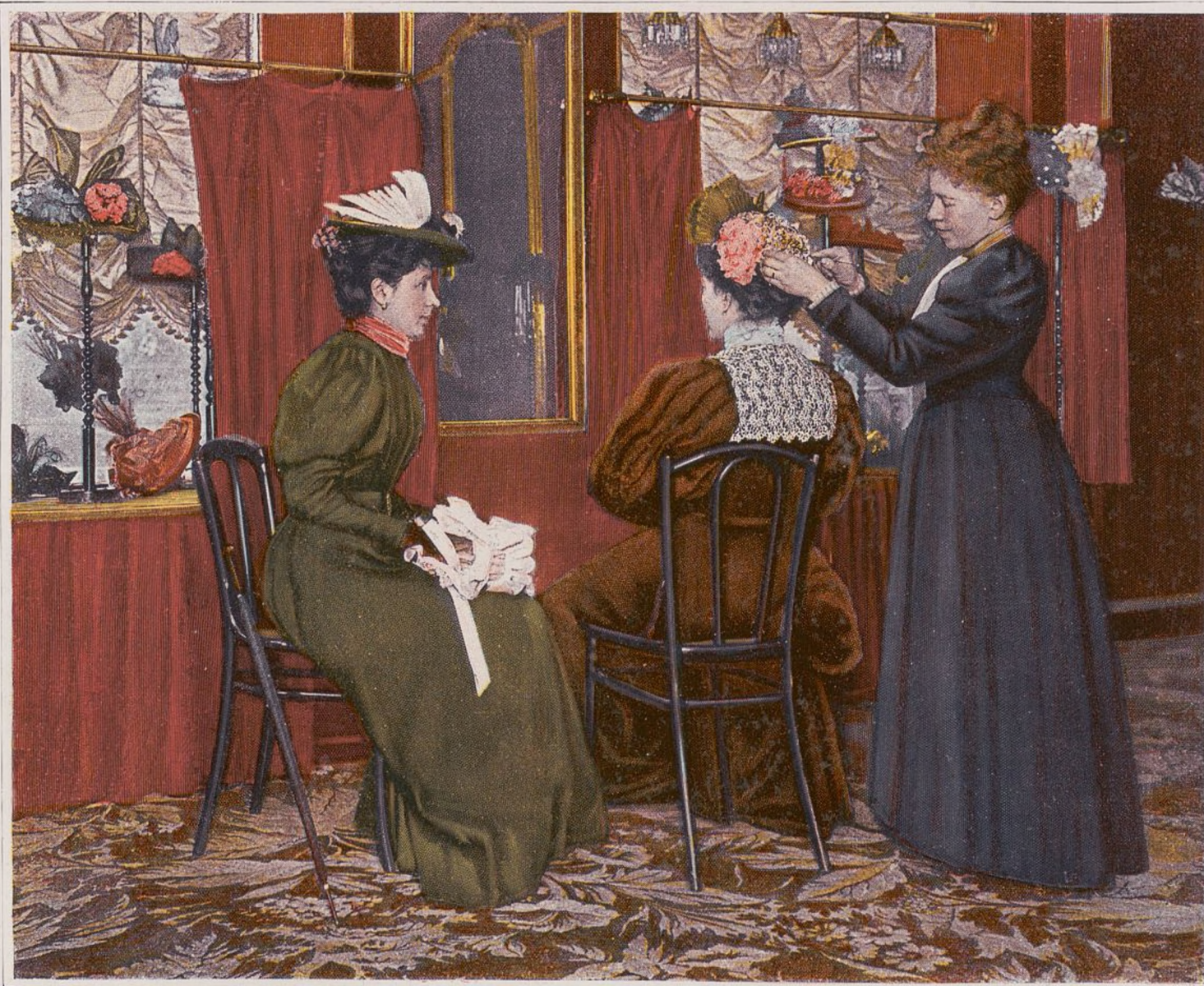
On ne conserve sa réputation d'élégance et de distinction que grâce à ces consultations, toujours données avec la plus grande complaisance et la plus exquise urbanité. Nos couturiers aujourd'hui sont de véritables hommes du monde.

#### CHEZ LA MODISTE

On a parlé bien souvent, soit sérieusement, soit en plaisanterie, de la fondation d'un club de femmes, d'un cercle où les dames se réuniraient comme messieurs leurs époux, pour passer ensemble l'après-midi ou la soirée...

Ce cercle existe, non de droit, mais de fait. C'est le salon de la modiste en vogue.

C'est là que l'on se rencontre, que l'on se revoit. On cause, on papote, on se fait des reproches mutuellement quand on ne s'est pas vu depuis longtemps, on s'invite, on se demande ou on se donne des nouvelles de cette chère Madame X..., de ce bon Monsieur Z... On discute des mérites de telle ou telle toilette vue la veille dans une réunion mondaine, on se donne son avis et on prend celui de la maîtresse de céans, la modiste reine du goût, mettant à vos pieds son sceptre et sa couronne pour vous faire



LE CHAPEAU, A LA MAISON NOUVELLE

reines de l'élégance. Ce n'est pas, sachez-le bien, une chose banale que le choix d'un chapeau. Il y a la mode. Oui. Mais à cette mode, il existe mille modifications. Comme le couturier, la modiste doit s'inspirer de la personnalité de sa cliente. Le talent consiste à approprier la coiffure à la tête. Tout est dans l'harmonie. Hors de là, point de salut. Que de femmes sont mal coiffées en payant très cher, parce qu'elles ont voulu absolument



choisir le chapeau qui leur tirait l'œil à la vitrine et que ce chapeau, très beau par lui-même, ne cadre pas avec leur genre de beauté. Si elles avaient consulté une modiste, vraiment experte dans son art, elle ne leur aurait pas laissé commettre cette faute.

Et, on peut avancer, sans crainte d'être contredit, que la modiste vraiment artiste, ne se rencontre qu'à Paris. Pourquoi? On n'en sait rien. Mais les marchandes de modes des autres capitales le reconnaissent elles-mêmes, à contre-cœur, il est vrai. Seule, elle a cette entente de l'harmonie, cette science des nuances, ce cachet de la forme, cette originalité qui donnent du chic à la moindre de ses créations et les fait adopter partout. On dirait que c'est dans l'air de Paris que nage ce don d'élégance. Maintes fois des modistes de Berlin, de Londres ou de Vienne, ont, à prix d'or, débouché les meilleures « premières » des magasins parisiens. Eh! bien, à peine arrivée, la fée perdait la puissance de sa baguette, le don n'existait plus; pour tout résumer en un mot: « ce n'était plus ça »!...

C'est que, dans toute chose, le génie touche de si près à la folie, le sublime à si peu de chemin à faire pour tomber dans le grotesque! D'un coup de main la vraie modiste parisienne donne à son chapeau une originalité d'un goût et d'une crânerie adorables. Qu'une profane essaie d'imiter cette forme, même avec le modèle sous les yeux, elle arrivera à faire quelque chose de ridicule qui excitera le rire au lieu de soulever l'admiration.

Pourtant il ne faut pas s'en rapporter aveuglément à la fantaisie de la modiste. Il est bon de ne lui laisser son libre cours qu'après avoir soi-même émis son opinion et arrêté son choix, au moins en thèse générale. C'est pourquoi la visite dans les salons où sont exposés les modèles est des plus utiles. On examine, on discute, on essaie, on juge par soi-même et c'est alors qu'intervient le vrai talent de la modiste, qui approprie à votre visage le modèle qui vous a plu, lui donne le caractère qui convient à votre physionomie, le fait « vôtre » en un mot sans lui enlever son originalité native.

#### CHEZ LE CORSETIER

Vous connaissez l'éternelle discussion: le corset est-il nuisible ou utile? Ah! que de feuilles de papier on aura noircies, que d'encre on aura répandue avant de résoudre la question.

C'est cependant bien simple.

« Il y a fagots et fagots, » dit Sganarelle. Comme lui, ou du moins, à son exemple, nous disons, « il y a corsets et corsets ».

Il est évident que si vous achetez dans un bazar un de ces corsets à bas prix fabriqués par Gabrielle Fenayrou et Gabrielle

Bompart, les deux prisonnières fameuses, dans leur cellule de Clermont, vous n'aurez pas la quintessence du confortable. Ces corsets sont peut-être fort solides, mais tous taillés sur le même

patron, comme les capotes des conscrits. Or qu'arrivera-t-il? C'est que le corset que vous aurez acheté, à peu près à votre taille, vous serrera atrocement à un endroit, sera trop large à un autre et déformera la tournure que la nature vous a donnée. Il « contrariera l'œuvre du Bon Dieu ».

Et que résultera-t-il de cela? Deux choses. D'abord vous serez mal habillée, mal tenue, vous abîmerez votre taille au lieu de la faire valoir; puis la compression des organes vous occasionnera un tas de maladies que les médecins connaissent mieux qu'ils ne les guérissent et qu'il serait trop long et trop ennuyeux d'énumérer ici.

C'est alors que vous direz que ceux qui condamnent le corset comme nuisible à la santé ont bien raison.

Et notez que ce qui est vrai pour les corsets à bas prix, l'est également pour les corsets luxueux, quelque somme qu'on les vende, que vous pourrez acheter tout faits. Qu'ils soient de toile écrue, de coutil ou de satin, c'est toujours des corsets faits

pour n'importe qui et nullement adaptés à la taille de celle qui les porte. Donc des corsets dangereux.

Allez au contraire chez le corsetier en vogue qui prendra minutieusement votre mesure et vous confectionnera avec les soins les plus grands le corset exact qu'il vous faut. Alors vous

aurez, non plus une prison, un instrument de torture, mais un objet de toilette hygiénique, commode, agréable à porter, qui se prêterà à tous vos mouvements au lieu de les gêner, qui fera valoir la souplesse et la finesse de votre taille, la richesse de ses trésors. Il ne déformera pas l'œuvre du Bon Dieu, celui-là, il la rendra au contraire plus parfaite et plus adorable...

Et voilà pourquoi, Madame, il est absolument nécessaire que, pour conserver votre renom d'élégance, vous vous rendiez au plus vite chez le corsetier mondain, chez celui dont la coupe savante et gracieuse se révèle au premier coup d'œil. chez celui sans le concours — je n'ai pas dit le secours — duquel aucune toilette ne peut être réputée sans défaut. Et, quand dans les réunions du high life, on admirera votre port de reine, votre sveltesse, votre élégance, votre aisance, vous avouerez bien bas, bien bas, à vous toute seule, que le talent de votre corsetier est pour une bonne part dans votre triomphe.

La question du corset

définitivement tranchée, où irez-vous, maintenant? Parbleu,

#### CHEZ LE BIJOUTIER

Tous les deux ou trois ans, sous l'inspiration d'un mari



LE CORSET, CHEZ LÉOTY



LA CHAUSSURE, CHEZ PINET



pingre ou d'un amant trop près de ses deniers, une courriériste de modes publie, comme grande nouvelle, que les bijoux ne se portent plus.

Oh ! mais, dit-elle, plus du tout. On laisse les bracelets aux chiens caniches et les boucles d'oreilles aux élégantes des Iles Sandwichs.

Cela réjouit toutes les dames qui n'ont pas leur écrin bien garni. Elles s'empressent de se montrer sans le moindre bijou, afin de se conformer à la mode.

Mais, à leur grande stupéfaction, elles s'aperçoivent que la courriériste leur a menti et que les vraies mondaines portent plus de bijoux que jamais.

Et celles-là sont dans le vrai. La femme est faite pour le bijou, comme le bijou est fait pour la femme. De tout temps cela a été. Dans l'antiquité la plus reculée, nous trouvons la trace de cette passion charmante pour la parure. La Bible nous raconte qu'Isaac avait chargé son serviteur Éliézer de remettre des bijoux à Rebecca. A chaque page de l'histoire ancienne on nous décrit les bijoux somptueux que portaient les Reines, les Impératrices, les grandes dames... Sémiramis et Didon paraient leurs fronts de riches diadèmes ornés de pierreries et symbolisant leur dignité royale. Dans l'histoire moderne, mêmes constatations. Ne citons pour exemples que le collier de diamants d'Agnès Sorel, le bandeau de la belle Ferronière et les perles blanches de Marie-Stuart... et aussi ce « collier de la Reine » qui fit tant accuser, à tort ou à raison, l'infortunée Marie-Antoinette.

Les pierres précieuses, comme les fleurs, ont leur signification et le moyen âge leur prêtait des propriétés diverses : le diamant, disait-on, préserve des poisons, des sacrilèges ; le rubis est l'antidote de l'air pestilentiel ; le saphir guérit de la peur et chasse les traîtres ; l'émeraude, la pierre chaste, donne la vertu ; le grenat rend invincible à la guerre ; la topaze modère les mauvaises passions ; l'améthiste guérit les fumées du vin ; la turquoise chasse le trouble du cerveau ; l'onix donne la santé et la beauté...

Vous voyez bien que les bijoux sont non seulement beaux, mais utiles !... et qu'il faut aller chez le bijoutier.

Seulement, dans votre intérêt, ne vous laissez pas tenter par les riches étalages. Voyez plutôt un fabricant et, non point de ces grands industriels qui ne connaissent leurs ateliers que par les rapports de leurs contre-maitres... Vous avez tout avantage à vous adresser à un fabricant *vrai*, connaissant bien son art, surveillant lui-même le travail de ses ouvriers, qui exécutera selon votre désir et à votre goût le bijou que vous rêvez, bijou qui outre sa richesse, aura le grand mérite d'être original et de coûter beaucoup moins cher que le banal bijou tout prêt. Chez ce fabricant vous pourrez — et c'est une importante chose — confier vos diamants de famille montés à l'ancienne mode, pour en faire créer des bijoux modernes, d'un travail exquis, d'un goût parfait.

Ce faisant, Madame, vous pourrez vous moquer de toutes les chroniqueuses qui demanderont la suppression des bijoux. Il vous suffira de montrer les vôtres pour les confondre.

#### LA CHAUSSURE

Toutes les visites indispensables ne sont pas faites. Il en reste une — que, malgré son importance, on ne peut pas appeler « capitale », puisqu'elle a trait aux pieds !

Le poète Lemierre a dit :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes !

La marche de la femme est comme celle de l'oiseau. On doit y sentir qu'elle a des ailes... d'ange... ou de démon.

Aussi doit-elle, autant et plus que tout autre partie de sa parure, soigner la chaussure d'où dépendra la grâce de sa marche et souvent de son maintien.

La Parisienne est fière de son petit pied que, dans tout le reste du monde on lui envie. Mais, qu'elle ne cherche pas à le rendre plus petit encore... c'est l'affaire de la Chinoise cela...

Et quelle grâce voulez-vous avoir si vous êtes prise, comme on dit vulgairement « dans la prison de saint Crépin » ?

D'autre part un soulier trop large est disgracieux, gênant...

Elles sont donc nombreuses les qualités que doit réunir la fine chaussure de la femme élégante. Et c'est pour cela que nous la voyons descendre de voiture pour entrer dans les magasins du grand négociant qui a su élever la cordonnerie au niveau d'un art véritable et à qui ses belles créations ont valu les plus hautes distinctions. Elle sait que c'est là qu'elle trouvera exactement ce qu'il lui faut, ce qu'il y a de plus nouveau, de plus fin, de plus solide et de plus gracieux pour faire valoir aussi coquettement que possible son pied de fée... ou de parisienne.

Le nom ? Il est sur toutes les lèvres. Je ne veux ici donner aucune adresse. Qu'il vous suffise de savoir que ses salons sont aussi bien fréquentés que ceux de la modiste en vogue et du couturier high life.

#### CHEZ L'ÉVENTAILLISTE

C'est le complément obligé...

L'éventail est indispensable à la femme, comme l'épée au guerrier. C'est son arme à la fois défensive et offensive, l'arme créée avec la complicité du soleil, dans cet Orient, pays où le culte de la femme prit naissance et existe encore...

L'éventail a été connu de la plus haute antiquité. On affirme que le premier soin de notre mère Ève fut de détacher d'un des arbres du Paradis terrestre une feuille embaumée pour s'en éventer... Ce fut, avant le péché, sa première et naïve coquetterie.

Que ce soit Ève qui l'ait inventé, ou une autre, il paraît certain que le premier éventail a dû être une branche d'arbre. Nous en trouvons la preuve en Grèce où l'on employait pour s'éventer le myrte en fleur et les larges feuilles du platane... Puis ce furent les plumes d'oiseaux rares, celles du paon, par exemple que l'on réunit en faisceau pour agiter l'air devant le visage... Au moyen âge nous retrouvons ces éventails de plumes et bientôt c'est le perroquet, oiseau rare et mystérieux à cause de son ramage humain, qui devient le fournisseur le plus estimé. Aujourd'hui,

nous avons encore des éventails de plumes ; mais c'est surtout l'autruche qu'on emploie...

L'éventail est depuis, l'arme féminine par excellence, l'arme de l'amour et de la volupté, l'arme des plaisirs permis et des jouissances défendues, le confident à qui l'on raconte ses projets et ses déceptions, ses affections et ses haines... Quelles grâces ne donne-t-il pas à qui sait s'en servir à propos !...

L'éventail d'une belle est le sceptre du monde.

a dit le poète Maréchal.

L'or, l'argent, l'écaillé, l'ivoire, la soie, les tissus les plus fins, tout concourt à rendre l'éventail joli. Les plus célèbres maîtres, Watteau en tête, s'honorèrent de le décorer. Aujourd'hui encore un bel éventail est un chef-d'œuvre...

Et ce chef-d'œuvre

c'est à Paris seul qu'on peut le trouver, car Paris seul a l'art, le chic, les ressources nécessaires. Encore faut-il s'adresser à l'éventailliste en renom... détenteur du vrai cachet mondain.

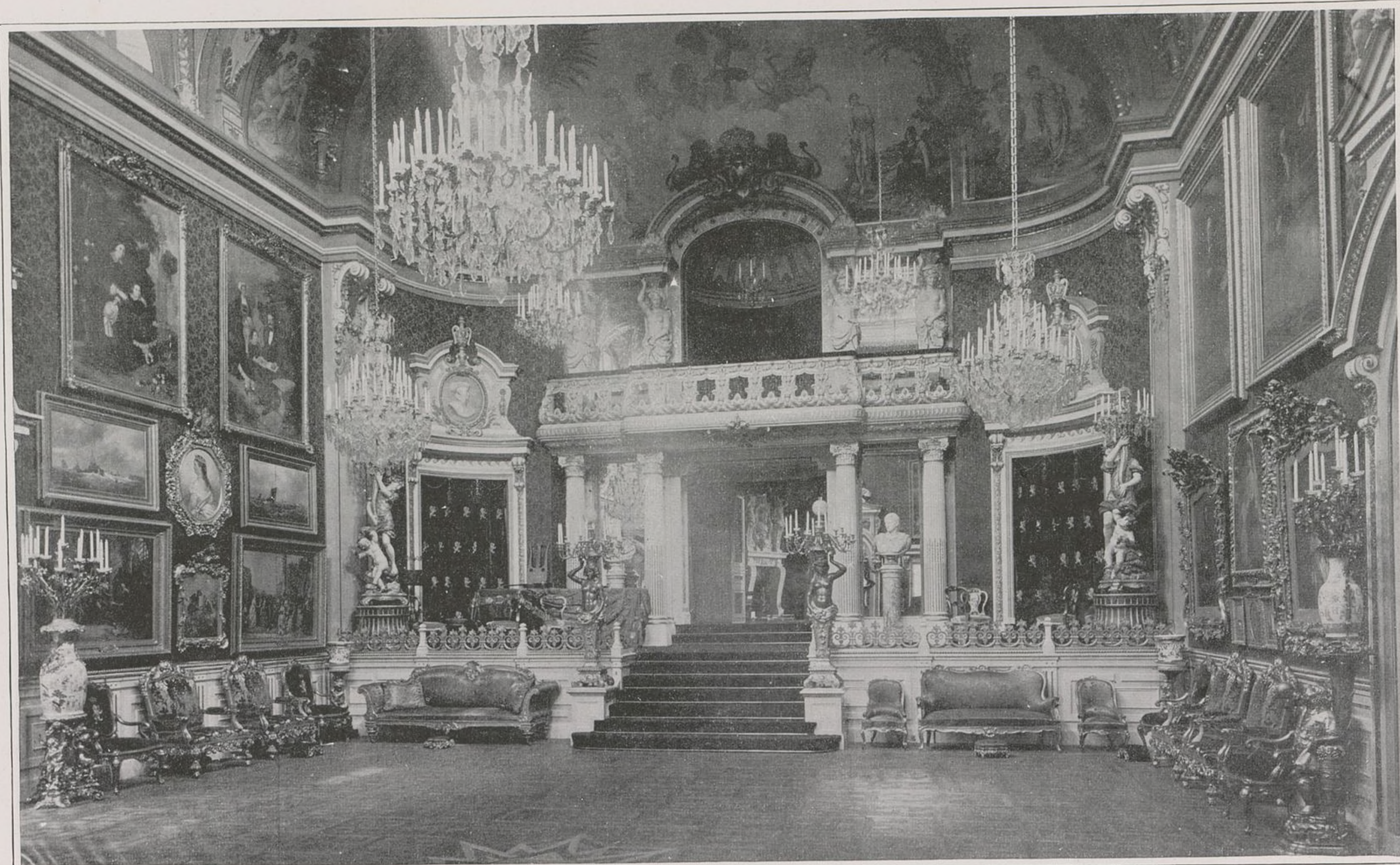
Et la toilette de la Parisienne est terminée, à la plus grande joie de

CLAIRE DE CHANCENAY.



L'ÉVENTAIL CHEZ DUVELLEROY





L'HOTEL DE MADAME LA DUCHESSE DE POMAR : LE GRAND SALON DES FÊTES

## OEUVRES FÉMININES

PAR JEANNE DE CÉRAN



HANAP EN VERRE ÉMAILLÉ, PAR MADAME CHAGOT

d'art. A côté, la porte de l'oratoire, où est pieusement conservé le souvenir de Marie Stuart, la reine-martyre, pour laquelle Madame de Pomar a un culte particulier.

De ces quelques modèles, on peut se faire une idée du tout. Et on peut aussi arriver à la conclusion que la richesse et la noblesse n'excluent pas le soin de régler soi-même avec intelligence le cadre dans lequel on veut briller. S'en remettre aux connaissances des spécialistes est bien, mais à la condition de leur imprimer quand même sa haute direction.

C'est pour cela qu'ayant à choisir entre cent hôtels parisiens, nous avons pris pour exemple celui de la duchesse de Pomar d'abord comme un *nec plus ultra* que chacune doit imiter, et ensuite parce que c'est la duchesse elle-même qui en a tracé les plans, réglé les grandes lignes, décidé la décoration avec un tact, un goût et une connaissance des ensembles et des harmonies qui lui font le plus grand honneur. Que toutes les femmes du monde suivent son exemple, on ne pourra que s'en féliciter..

Maintenant, passons à un autre ordre d'idées. Ce n'est plus chez elle, dans le cadre qui l'entoure, que nous devons voir l'œuvre de la femme. Nous l'examinerons un peu au dehors.

De ce qu'elle est charmante et charmeuse, adorable et adorée, frêle, délicate, il ne faudrait pas conclure que la femme doive

La femme élégante ne sait pas seulement se parer et s'habiller. Un luxe plus élevé encore est le luxe de son « home », comme disent les Anglais.

A quelque classe qu'il appartienne, quelles que puissent être son intelligence, ses aptitudes, l'homme a plutôt ses occupations au dehors. Ce n'est donc point à lui qu'il faut demander l'aménagement des appartements. La femme, au contraire, possède une délicatesse de touche qui la rend beaucoup plus apte à cette science du confort.

C'est tout une science que celle de disposer un intérieur avec l'harmonie riche, la poésie, le confortable, et on doit admirer celles qui la possèdent.

Tenter d'exposer une théorie sur cela serait prendre bien de la peine en vain. Quelques modèles vaudront mieux. Ils sont empruntés à l'hôtel princier que Madame la duchesse de Pomar a fait aménager, il y a quelques années à peine, avenue de Wagram, pour se fixer à Paris, et qui est, dans sa véritable acception le modèle du luxe bien entendu.

Nous en donnons trois vues :

1<sup>o</sup> Le grand escalier, absolument monumental, avec sa colonnade, ses loggia et son plafond grandiose ;

2<sup>o</sup> Le grand salon des fêtes, à la décoration aussi riche qu'artistique, ses lustres étincelants, jetant « des torrents de lumière », comme dit le poète, sur les tableaux de maître disposés le long des murailles ; au fond, une tribune est ménagée à l'orchestre pour les soirées de concerts ou de bals. Inutile de décrire les splendeurs de ce salon. La gravure en donne une suffisante idée ;

3<sup>o</sup> Enfin la chambre à coucher de la duchesse, une véritable merveille, dont la pièce capitale est un lit qui à lui seul est une œuvre



L'HOTEL DE MADAME LA DUCHESSE DE POMAR : L'ESCALIER



être forcément un être passif et inutile, un bibelot de grand ornement, un fétiche de luxe...

Cela peut être encore dans l'Orient, dans ces pays aux mœurs primitives et réglées par des habitudes d'une autre époque, où la femme, dont l'éducation est à dessein négligée, est confinée dans le Harem, attendant le bon plaisir et le caprice du Maître. Sans souci de l'existence, sans préoccupation, sans but, elle passe son temps à égrener son chapelet d'ambre gris, à manger des confitures de roses, à fumer des cigarettes parfumées et à jouer de la guzla. Sa seule mission est de plaire à son seigneur, qui l'estime à l'égal d'un beau cheval ou d'un beau meuble.

Chez nous, dans notre civilisation aux exigences plus étroites, la mission de la femme est tout autre, son rôle plus noble, ses aspirations plus élevées. Sans aller jusqu'à vouloir lui accorder, ce que demandent quelques-unes, l'égalité politique avec l'homme, la place dans les Assemblées, dans les fonctions publiques, voire même dans l'armée — comme au Dahomey — on doit lui savoir gré de ne pas vouloir rester dans l'état d'infériorité où l'on se plaisait jadis à la reléguer, et à savoir montrer qu'elle est capable, en bien des cas, de marcher de pair avec l'homme, en le dépassant même quelquefois.

Sans parler des George Sand, des Juliette Lamber, des Gyp dans la littérature, des Rosa Bonheur, des Madeleine Lemaire, des Abbéma dans la peinture, et de beaucoup d'autres que nous ne nommerons pas, pour ne pas faire une sélection qui amènerait peut-être des récriminations, nous rencontrons à chaque pas, dans les arts et dans l'industrie, des femmes dont le rôle prépondérant mérite d'être remarqué. Au théâtre, cantatrices, tragédiennes et comédiennes sont les égales des hommes. Dans les batailles de la vie comme dans celles de la guerre, les sœurs de charité et certaines vivandières, compagnes du soldat, ont montré une bravoure pour laquelle la croix de la Légion d'honneur n'a pas été une trop grande récompense.

Et en quittant ces sommets, en rentrant dans la vie ordinaire, nous trouvons mainte femme capable de se distinguer au besoin et dont le mérite ne reste dans l'ombre que faute d'une occasion ou parce qu'elle ne daigne pas ou n'a pas besoin de le faire remarquer.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à aller visiter l'exposition des arts de la femme, organisée par l'Union centrale des Arts décoratifs au Palais de l'Industrie. Cette exposition, la deuxième, et qui, nous l'espérons bien, n'est que l'aube d'une série brillante et fructueuse en résultats — est ouverte depuis le 27 avril et durera jusqu'au 10 juin.

Le but des organisateurs, à la tête desquels nous trouvons M. Georges Berger, ancien directeur de l'Exposition universelle, député et président de l'Union centrale des Arts décoratifs, a été surtout de développer et d'encourager la production des nombreux travaux de goût et d'art manuel que la femme est capable d'exécuter à domicile. La femme du monde intelligente,

dit son programme, fait de l'accomplissement de ces œuvres délicates le charme de sa vie d'intérieur; on lui demande de s'intéresser, ne fût-ce que moralement et par l'exemple, aux femmes qui en tirent les ressources d'une existence difficile. On veut créer entre l'occupation libérale des unes et le labeur rétribué des autres un lien utile et durable que resserreront la considération du sort malheureux du prochain et l'amour des belles choses.

Au premier abord, cette tentative paraissait scabreuse et difficile. Mais nous ne sommes plus au temps où les femmes élégantes — presque émules de leurs sœurs de l'Orient — croyaient de leur devoir, de leur dignité, de ne rien faire de réellement utile. Quand on n'avait pas pour prétexte un piano, sur lequel languissait le morceau de musique jamais joué, on se justifiait du reproche d'inaction en laissant trainer sur les genoux un bout de broderie toujours « en train », un ouvrage en crochet acheté commencé chez le mar-

chand et qui restait indéfiniment au même point; un canevas destiné à devenir un travail de tapisserie, mais qui éternellement attendait la laine qui devait le garnir et qui reposait coquettement disposée dans d'élégantes corbeilles toujours pleines.

Les femmes de nos jours s'attachent à d'autres travaux. Sans parler de celles que la destinée de naissance et la loi de misère attachent aux travaux de l'usine, il n'en manque pas qui consacrent les loisirs de leur intérieur à des œuvres à la fois artistiques et utiles. Il en est qui, tout amateurs qu'elles sont et veulent rester, atteignent le mérite de véritables artistes.

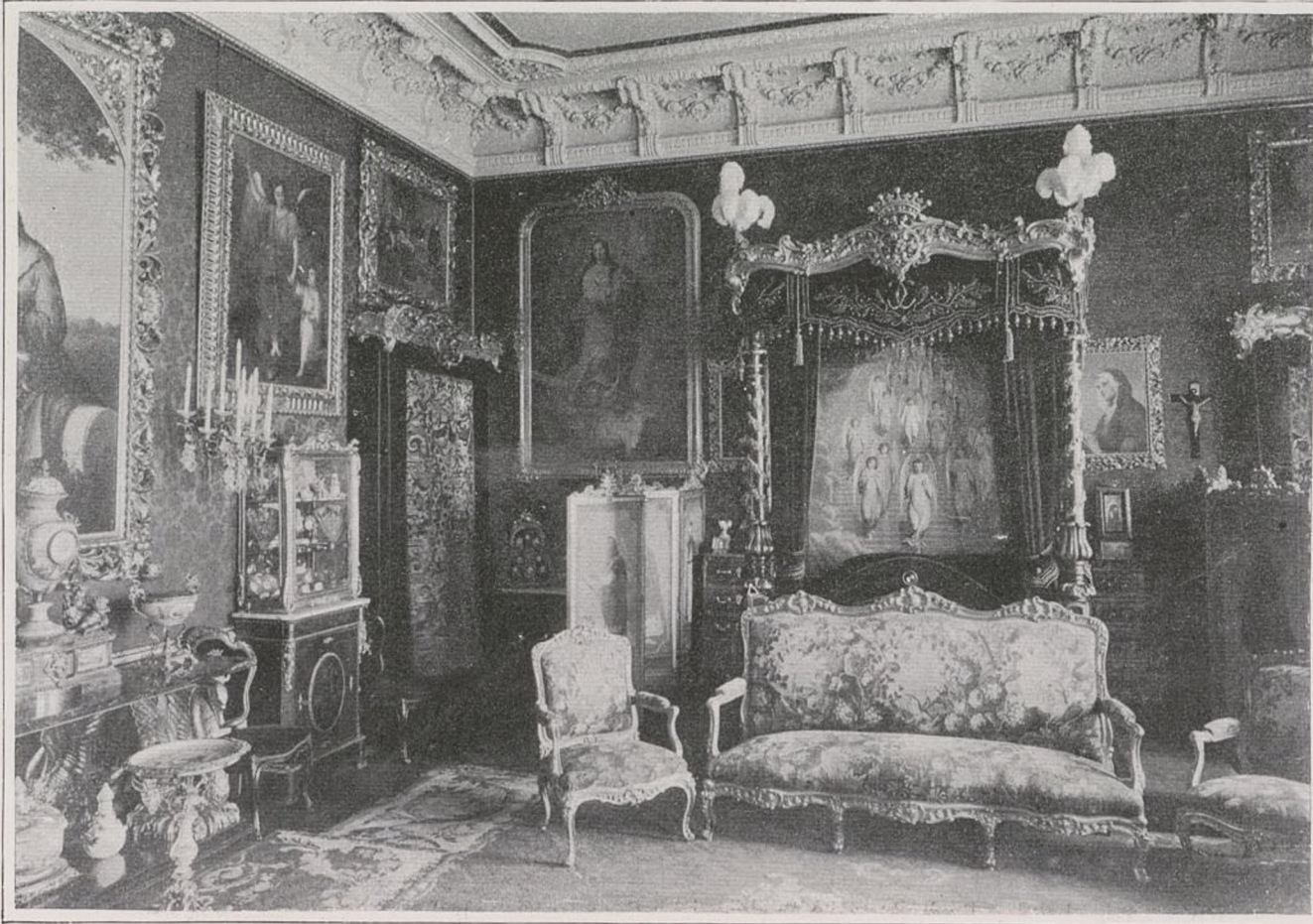
L'Exposition des Arts de la Femme réunit et englobe tout cela dans ses quatre classes bien distinctes et non moins intéressantes les unes que les autres.

La première comprend les travaux d'intérieur — travaux à

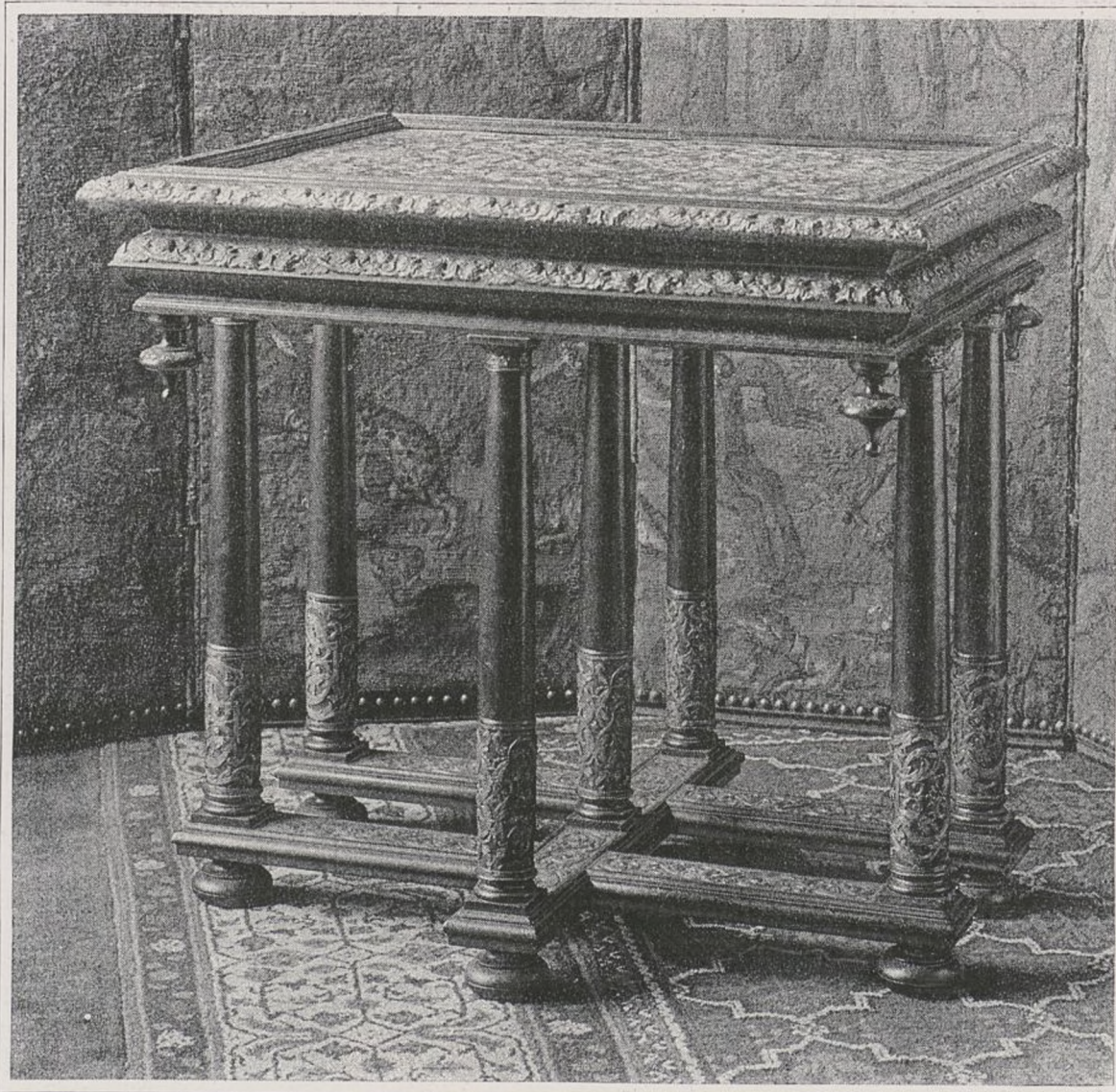
l'aiguille, etc., dit le programme. — C'est le plus important, le principal attrait original de l'exposition. La broderie, les dentelles, le crochet, la lingerie de luxe, la tapisserie, la passementerie, la mode enfin. Toutes les créations, toutes les innovations y sont permises. Bien mieux, elles sont sollicitées, désirées. Qui sait si de l'émulation ne jaillira pas quelque découverte merveilleuse. La broderie, par exemple, n'était-elle pas jadis l'apanage, la propriété exclusive d'une corporation qui gardait jalousement ses prérogatives? Aujourd'hui, grâce à l'initiative d'une artiste de haut mérite, Madame Leroudier, qui, après avoir dirigé les écoles professionnelles de Lyon, a créé à Paris un cours suivi, combien de jeunes femmes du plus grand monde, tentées par la séduction de l'exemple, savent manier

l'aiguille et exécuter des chefs-d'œuvre devant lesquels s'extasiaient les brodeuses de profession.

Et la dentelle, dont le secret appartenait autrefois aux fabriques flamandes et vénitiennes, gardiennes du secret qu'elles voulaient cacher surtout aux concurrents français! De nos jours on fait la dentelle en France aussi bien qu'à Malines ou à Bruges, et notre point d'Alençon rivalise avec les plus beaux produits du Nord.



L'HOTEL DE MADAME LA DUCHESSE DE POMAR: LA CHAMBRE A COUCHER



TABLE, AVEC GARNITURES EN ARGENT REPOUSSÉ, PAR MADAME CHARCOT.



Quant aux travaux délicats qui touchent à la mode, est-il utile de rappeler que seule la Française, et surtout la Parisienne, en a « le don » ?

La deuxième classe est celle des travaux de dessin et de peinture. Il n'y est point question seulement de tableaux, mais de toutes les applications décoratives auxquelles se prête la peinture sur faïence, porcelaine, verre, émail, étoffes, éventails, panneaux de tenture et de décoration quelconques, papiers décorés, enluminures, pyrogravure, dessins et modèles pour les industries....

La sculpture et la gravure constituent la troisième classe. La pierre, le bois, l'ivoire, les diverses matières plastiques y sont admises à titre égal, et aussi la ciselure, les métaux repoussés, les gravures artistiques proprement dites, les lithographies.

Enfin, la quatrième classe, celle des travaux divers, a été réservée aux multiples créations de la si fertile fantaisie féminine.

Les fleurs artificielles et plumes, la vannerie, la maroquinerie, la bimbelerie, la reliure ornée, le bibelot sous toutes ses formes et dans toutes ses variétés, et aussi la photographie dans ses rapports avec l'art décoratif.

On le voit, l'intelligence primesautière de la femme a le champ largement ouvert et peut trouver à s'exercer dans l'une ou l'autre de ces quatre classes. Hâtons-nous de dire que le résultat a dépassé les espérances et que rarement exposition fut mieux réussie à point que celle qui nous intéresse.

Un rapide coup d'œil à travers les salons nous en convaincra, en nous faisant voir avec quel empressement les dames de l'aristocratie ont répondu à l'appel du comité d'organisation.

Voici, par exemple, des poteries décorées, fleurs peintes sur grands cornets de terre avec fonds dorés et peints. L'auteur est la duchesse de la Rochefoucauld d'Estissac. De la même, un ornement d'église, reproduction exacte des ornements anciens si rares et si recherchés. Voici une aquarelle de S. A. Madame la duchesse de Chartres. Voici des aquarelles, un abat-jour, des encadrements de Madame Louis Ganderax ; de ravissantes fleurs, roses, chrysanthèmes, etc., qu'on a la tentation de cueillir : c'est le travail de Madame la comtesse de Beaulaincourt.

Dans un petit salon spécial, organisé par elle, Madame la princesse Georges Bibesco a une exposition multiple : un autel, un prie-dieu, un sac à ouvrage, pyrogravures sur satin, travail que les artistes estiment d'une très grande difficulté ; puis un panneau d'armoire, une table ménagère, destinée à montrer que la pyrogravure embellit les plus modestes objets. C'est un exemple qui mérite d'être suivi et qui le sera, espérons-le.

Madame la duchesse d'Uzès a tous les talents, et le prouve par les dentelles, points à l'aiguille, et les cires admirables, maquettes de panneaux décoratifs qu'elle a exécutés pour la salle à manger de son château de Bonnelles, près Limours. Deux genres bien différents, comme on voit, et aussi réussis l'un que l'autre.

Citons encore deux panneaux décoratifs de Madame Van Parys, exécutés pour l'Exposition de Chicago ; un paravent et des éventails de Madame Mazeline ; un grand panneau décoratif,

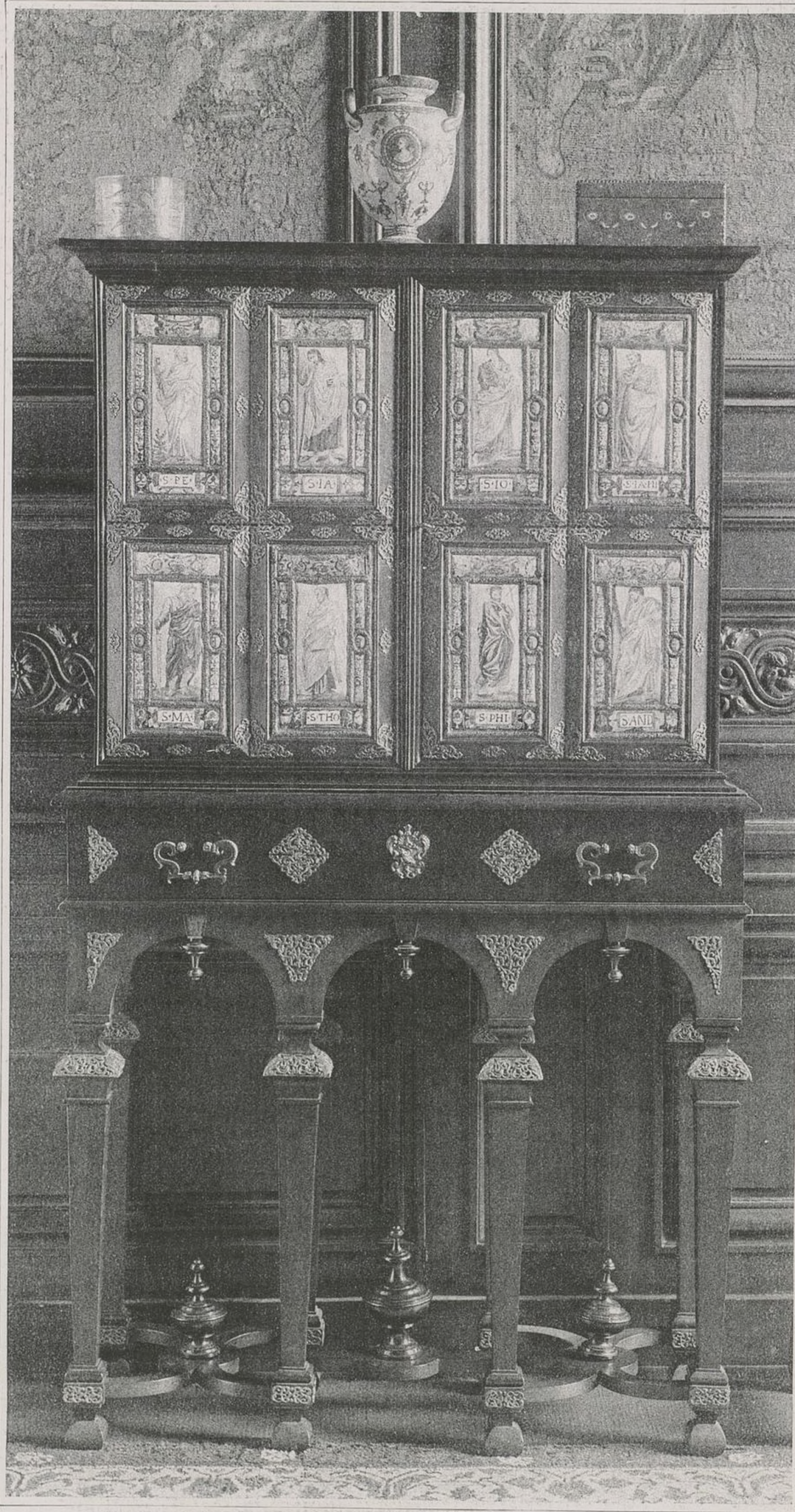
un paravent brodé, des dentelles blanches à l'aiguille point de Venise, un très bel abat-jour, deux éventails, vues d'Italie, souvenirs de ses voyages, par Madame Brouardel ; des éventails et de ravissantes fleurs peintes sur grosses potiches de verre, dus aux pinceaux de Madame Paul Christofle ; des étoiles en dentelles à l'aiguille, travail d'une extrême finesse connu sous le nom d'Etoiles de Caracas, par Madame Alliolli-Braquenié ; des émaux, pyrogravures, un superbe fauteuil en macramé, par Madame Waldeck-Rousseau ; un écran tout à fait remarquable, de Mademoiselle de Clermont-Tonnerre ; un ravissant paravent de chrysanthèmes peints à l'aquarelle sur soie, par Madame la comtesse de Cossé-Brissac ; des portières brodées, d'un très bel effet décoratif, dessinées et exécutées par Madame la comtesse de Florian ; un devant de robe, broderies Louis XVI, à paillettes, simple spécimen des choses ravissantes qu'aime à faire Madame

la comtesse Greffühle ; des dentelles à l'aiguille et surtout un délicieux petit paravent, gravures coloriées extraites de vieux livres de botanique, appliquées sur satin et encadrées de broderies à paillettes ravissantes ; puis encore deux couvertures de livres, l'une satin blanc, l'autre satin rouge, brodées aux armes de Broglie et d'Armaillé : c'est l'exposition de Madame la princesse de Broglie.

De tous côtés l'œil est attiré et ravi. On nous en voudrait de passer sous silence Madame la marquise de Nadaillac et ses très remarquables broderies soie et or ; Madame Bellemare et ses fleurs séchées appliquées entre deux gazes, pour servir à la décoration d'écrans, de paravents, etc. A la lumière en transparence, c'est féerie. Madame la duchesse d'Uzès a, dans son grand salon, à Paris, un large abat-jour à fleurs appliquées par ce procédé, qui fait l'admiration de tous.

Toutes les jeunes mères seront envieuses de la robe de baptême dentelles et broderies de Madame Guillon, et bien des amateurs de belles choses anciennes se méprendront en examinant les guipures de Madame Hardon, qu'ils pourront croire, tant l'imitation est réussie, empruntées à Cluny ou à tout autre musée.

Terminons les travaux d'aiguille avec la remarquable bande de macramé brodée par Madame Laure ; les admirables broderies au crochet de Madame Pailleron, qui comme dessin, nuances, habileté d'exécution et rapidité du travail ne le cède en rien aux plus adroites professionnelles. Son canapé est tout à fait merveilleux ; le joli éventail multicolore et les broderies de paillettes de Madame Raimbert ; les dentelles de Madame la vicomtesse de Genouillac qui, soit dit en passant, vient d'obtenir la médaille d'or au Concours général pour son beurre de Bretagne ; les éventails, montures anciennes, brodés en paillettes avec peinture à la gouache, de Madame la baronne de Gartempe ; le grand drapeau espagnol, d'une éclatante tonalité, copié sur un drapeau ancien, par Madame la générale Derrecagaix ; la broderie chenille et soie de Madame la baronne de la Rochette et son coq à plumes blanches qui, dans une savante harmonie des demi-teintes, donne toute la gamme des gris et des blancs, aussi complète et aussi



CABINET AVEC GARNITURES REPOUSSEES ET ÉMAUX PAR MADAME CHARCOT



adoucie que possible ; l'ornement d'église, copie fidèle d'un ornement Louis XIII, de Madame la duchesse de Berghes ; le beau tableau brodé de Madame Wilkinson ; les tapisseries, canapé, fauteuil, chaises représentant les fables de La Fontaine, genre Gobelins, de Madame la baronne de Merbitz ; les broderies originales de Madame Duez, exécutées sur des dessins de son mari ; les broderies de chenille, parmi lesquelles une branche de cerises exquis, véritable peinture à l'aiguille, de Madame la comtesse douairière de Ségur ; le grand tapis brodé de Madame François de la Haye ; et enfin la portière, travail très curieux en fleurs de soieries anciennes découpées et réappliquées sur vieux damas, formant guirlande et grande corbeille dans le milieu, de Madame Mac-Nab. Il y a, dans ce travail d'une patience inouïe, plus de vingt mille morceaux découpés et rapportés.

Enfin, on doit une mention spéciale à Madame Nanot qui répare les vieilles tapisseries comme aurait peine à le faire la plus experte ouvrière du métier. Elle expose une tapisserie avec une portion posée sur métier et en voie de réparation. Cela permet de juger...

A côté des éventails déjà décrits, il nous faut citer aussi ceux de Mesdames la comtesse Pierre de la Bouillierie, la duchesse de Brissac, née d'Uzès, la vicomtesse de Rotalier, la marquise de Grollier.

Le talent de céramiste de Madame Moreau-Nélaton est bien connu. Elle a, au Musée des Arts Décoratifs, des plats très remarquables. Les faïences décorées qu'elle expose ne le sont pas moins ; les poteries sur émail grand feu de Madame Lorrain sont d'un effet très réussi ; à citer également pour leur variété la collection de plats de faïence décorée de Mademoiselle Magdelaine ; les beaux émaux de Madame la comtesse du Chaffault.

L'exposition de Madame Charcot mérite un paragraphe spécial. Elle comprend d'abord une table, dessus et garniture des pieds en argent repoussé. Puis un cabinet incrusté d'émaux, des lampes en verre émaillé, une pendule de bronze incrustée d'émaux, un métier à tisser des tapis d'Orient, avec une bande en train d'exécution et plusieurs autres pièces de moindre importance. Nous donnons un dessin de ces deux objets.

Mademoiselle Charcot expose des pyrogravures ; Mademoiselle Enneirda, des dessins industriels pour dentelles, un écran, des broderies, un plat de faïence décoré, des émaux ; Mademoiselle Noémi Fuchs, une série de petites tables « gigogne » décorées à la pyrogravure et deux éventails ; Madame la comtesse de Maupou un paravent très original, laqué, orné de peintures, qui n'est en réalité qu'un vaste porte-photographie !... puis, un porte-parapluie, un grand tuyau de cheminée avec scènes de

chasse, etc. Mademoiselle Charlotte George Ville, un grand panneau japonais exécuté pour l'exposition de Chicago sur ses propres dessins ; Mademoiselle Adèle George Ville, un panneau peint qui fait pressentir qu'elle deviendra une grande artiste comme sa sœur ; Madame la comtesse de Waldner a envoyé des enluminures ; Madame Labitte d'intéressants dessins et vignettes au trait pour enluminures.

Enfin Madame Cornil nous fait admirer des chaises de salle à manger en cuir pyrogravé, une ravissante table avec dessus en cuir également pyrogravé, dessins et exécution d'elle ; Madame Jules Siegfried fils, une petite armoire de bois blanc pyrogravé, et une armoire à pharmacie décorée de plantes médicinales, idée charmante ; Madame Emile Rousseau, un délicieux petit paravent et deux petits panneaux peints représentant des danseuses.

Madame Raymond-Deville un très remarquable éventail peint à l'occasion des fêtes franco-russes et offert à une amie de Russie.

Que dire des idées si pleines d'originalité de Madame de Gossellin, son panier de pommes, avec branches de pois de senteur, son porte-éventail avec touffes de roses en satin, son panier de giroflées... tout cela décèle la femme de goût, au sens artistique si fin et si sûr, qu'est Madame de Gossellin.

Et les splendides dentelles de Madame Imbault, des chefs-d'œuvre, des merveilles.

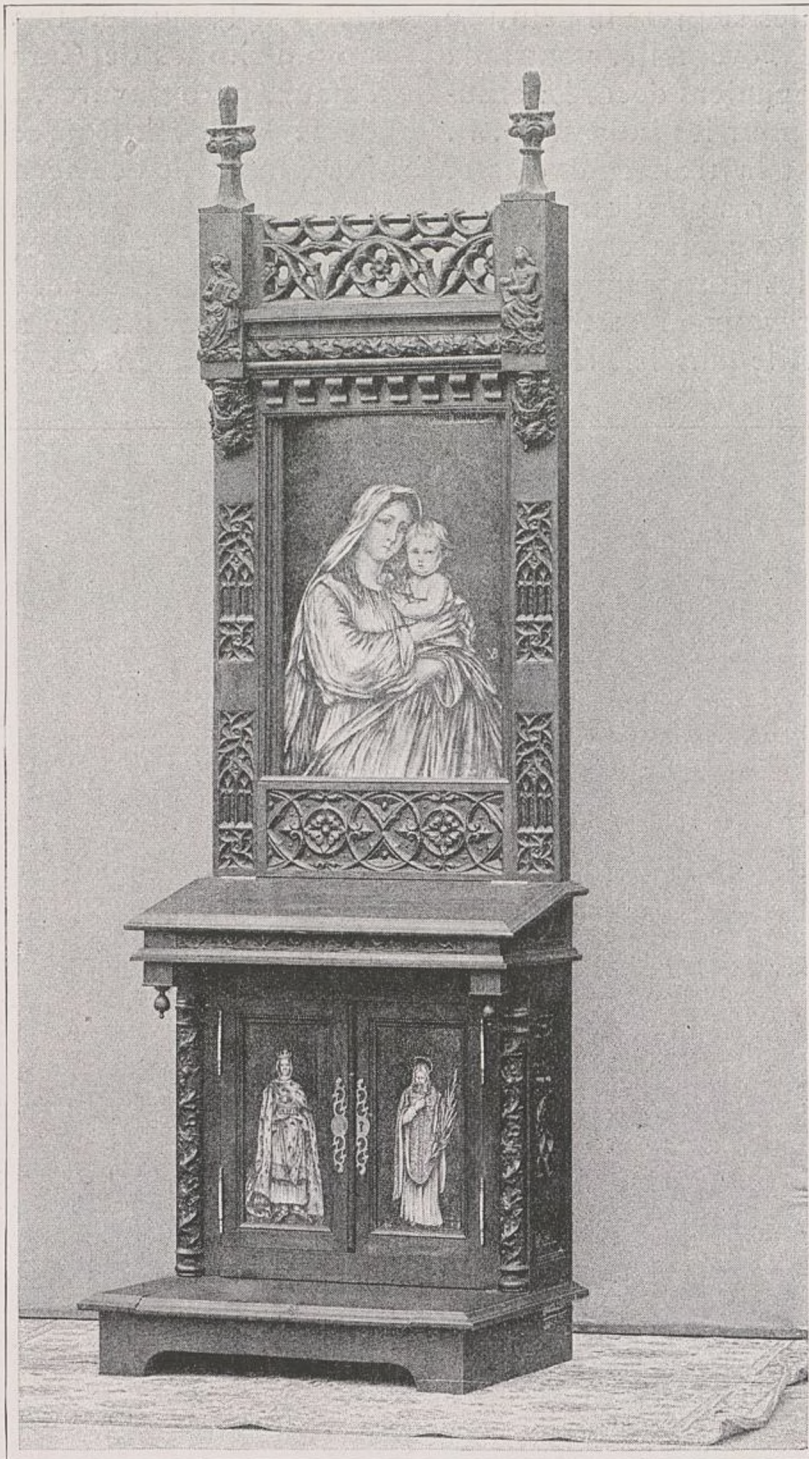
Bien beaux aussi les fauteuils de Mesdames Dietz-Monin et de Clermont, les ouvrages de Mesdames Jules Ephrussi, Levylier-Goudchaux, de Mademoiselle Jeanne Puaux, etc.

On n'en finirait pas s'il fallait tout citer.

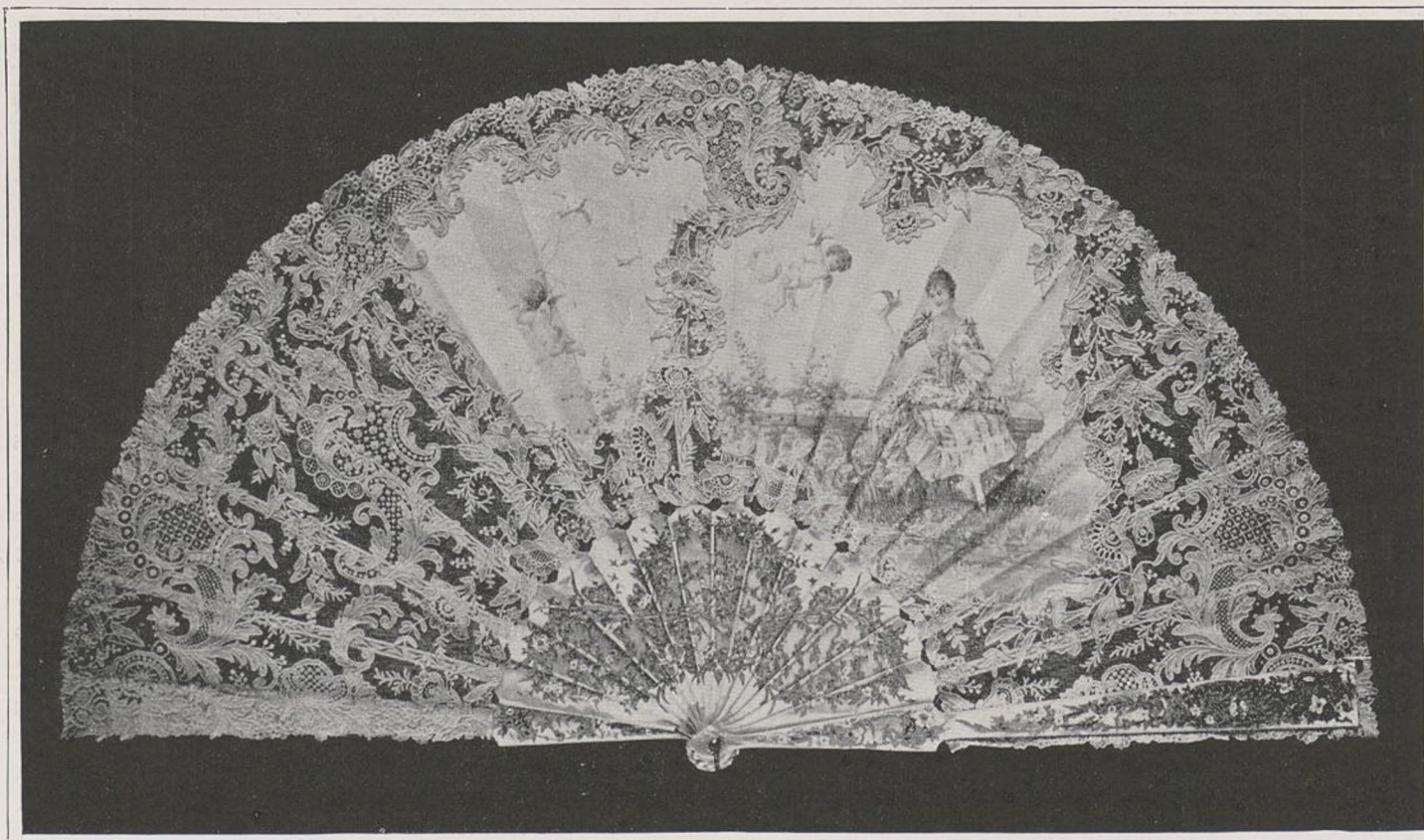
De tout cela, il ne faudrait pas conclure que nous préconisons le changement des conditions de la femme, que nous voulons l'arracher à son devoir d'épouse, de mère, pour lui conseiller de se faire ouvrier, artisan, artiste indépendant de tous. Non. Nous voulons seulement prouver — par l'exemple — que l'éducation féminine n'est pas incompatible avec l'étude des travaux artistiques. La jeune fille peut, sous la surveillance de ses parents, fréquenter les ateliers, les bureaux qui lui offriront des emplois conformes à ses aptitudes et à ses forces naturelles. Sans quitter le foyer conjugal elle prendra une plus grande part à l'œuvre d'ensemble du progrès universel. Elle y apportera son initiative, son bon goût, sa délicatesse.

Elle sera, ce qui est le véritable « desideratum », non plus l'esclave ou l'inférieure de l'homme, mais son égale et utile collaboratrice.

JEANNE DE CÉRAN.



PRIE-DIEU, AVEC PANNEAUX EN BOIS PYROGRAVÉ PAR LA PRINCESSE BIBESCO



EVENTAIL DE MADemoiselle MARIE DUMAS (POUR DUVELLEROY)



RICHARD GOUBIE



Copyright 1895 by Bousod, Valaden & Co.

FLEURS DE MAI

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)









# La Fourrure

PAR FERNAND HONORÉ

C'EST surtout depuis vingt-cinq ans que l'usage de la fourrure a pris, en France, un grand développement. Même aux plus beaux jours du second empire, son emploi fut restreint : la loutre n'était pas encore à la mode, l'astrakan semblait vulgaire, la zibeline était presque inconnue; on se contentait de martres de famille écorchées aux environs de 1830. Les bénéfices successifs prélevés par des intermédiaires encore plus nombreux qu'aujourd'hui et le défaut de concurrence maintenaient déjà la fourrure de luxe à des prix fort élevés; comme pelleteries bon marché, on n'employait que le chat et le lapin.

L'essor fut donné subitement pendant l'exposition de 1867. Depuis longtemps la récolte annuelle de peaux de gris était fort supérieure à la consommation; le « sac » de peaux de second choix, qui coûte aujourd'hui vingt-cinq francs, en valait à peine dix ou douze. Les fourreurs, habitués jusque-là à n'employer que du gris de première qualité, eurent l'idée de lancer le paletot fourré à cinquante francs. Le succès fut prodigieux, bientôt la pelisse doublée de gris devint l'idéal de toutes les honnêtes bourgeoises, comme autrefois la palatine et le manchon en martre plus ou moins du Canada. Peu à peu la femme s'habitua à doubler le budget de sa toilette, l'industrie imagina des procédés perfectionnés pour transformer les toisons les plus variées, et, tandis que la jaquette de loutre ou le manteau d'astrakan devenait un complément obligatoire de la toilette, Jenny l'ouvrière s'affublait d'opossum ou de vison d'Amérique. Les rigueurs de l'hiver de 1879 accentuèrent encore le mouvement. La consommation générale atteint aujourd'hui un chiffre tel que l'on commence à craindre la disparition de certaines espèces; tout récemment, des diplomates ont discuté plusieurs mois, sans pouvoir arriver à s'entendre, sur les mesures à prendre pour améliorer le sort des phoques.

C'est la Sibirie qui produit les fourrures les plus recherchées. De tout temps ses pelleteries ont excité la convoitise des peuples voisins; la conquête de ce pays par les cosaques fut une gigantesque partie de chasse. On y trouve quatre fourrures principales : le renard, la zibeline, l'hermine et le gris.

Le fameux renard noir de Sibirie est la plus rare et, par ce seul motif, la plus chère de toutes les fourrures. La production annuelle atteint à peine cent peaux valant en moyenne deux mille cinq cents à trois mille francs. Certaines peaux exceptionnelles sont même cotées cinq et six mille francs, jusqu'au jour où on les vend moitié de cette somme. Le renard noir est souvent parsemé de poils blancs; il constitue alors le renard argenté, beaucoup moins cher, dont le prix oscille entre cinq cents et deux mille francs.

Le renard gris, surnommé renard bleu, sous prétexte que sa teinte correspond à celle du gris bleuté, affectée des nuances très diffé-



..Boichard

PHOQUE, OURS BLANC, ZIBELINE, HERMINE.



rentes allant du gris jaunâtre au gris presque souris; il est relativement abondant. Les plus belles peaux sont cotées cinq cents francs. Fort à la mode en France depuis quelques années, il a eu beaucoup de succès comme tour de cou et comme garniture. En Russie et en Amérique on en fait des pelisses entières qui représentent une dizaine de mille francs, mais c'est un luxe peu courant; beaucoup de femmes élégantes se contentent d'un col de prix et doublent leurs manteaux avec du renard rouge du Canada. Ce dernier, comme le renard blanc de Sibérie, n'arrive en France que pour changer de couleur: le renard rouge est teint en noir, avec le blanc on fait du renard bleu.

Tandis que le renard bleu habite les forêts de la Sibérie orientale, le renard noir reste cantonné sur les côtes de l'Océan glacial. Dans cette Russie d'Asie, trente fois grande comme la France, où l'on ne rencontre parfois que deux ou trois villages sur un parcours de cinq cents kilomètres, quelques naturels errent toute l'année, comme les Arabes, vivant de leur chasse et de leur pêche, piégeant les bêtes à fourrure dont ils ont appris la valeur, ou les tuant à l'affût avec des flèches terminées par une petite masse en os assez semblables à celles des archers flamands. A la fin de chaque hiver, ils viennent troquer leurs pelleteries à des petites foires locales visitées par des commissionnaires qui les portent à leur tour sur des marchés plus importants.

« Peu de spectacles, écrit M. Charles Rabot, sont aussi pittoresques que celui de ces marchés. Au milieu d'une immensité blanche, mettez quelques baraques en bois dominées par les clochetons bulbeux d'une église grecque; à l'entour une ville de tentes en peaux et dans ce cadre une foule étrange, emmaillottée d'épaisses fourrures, et un va et vient constant de traîneaux et de rennes. Non moins extraordinaires que le paysage sont les transactions; jamais l'acheteur ne remet d'argent au vendeur, toutes les opérations consistent en trocs et, pour ces échanges, la peau du petit gris est prise comme unité monétaire. Les prix représentés par la valeur des marchandises données aux indigènes en échange de pelleteries sont naturellement très bas. A la foire d'Obdorsk, en 1881, la peau de renard blanc valait sept francs cinquante, celle du renard bleu vingt-cinq francs; par contre, une fourrure entièrement noire peut, sur ces marchés polaires, arriver au prix de cinq à six cents francs. »

Depuis lors ces prix ont au moins triplé.

C'est le Labrador et le Groënland qui fournissent les renards bleus les plus estimés: on en trouve aussi quelques beaux spécimens dans la partie septentrionale de la Norvège. En 1885, M. Rabot, bivouaquant dans ce pays, fut abordé par un Lapon qui lui offrait deux peaux superbes en échange de sa marmite. Les temps ont changé, et les touristes qui vont au Cap Nord ne doivent plus compter sur pareille aubaine.

Beaucoup plus que le renard bleu, la zibeline représente la fourrure type de la Sibérie. C'est une variété de la martre qui ne se rencontre dans aucune autre région. Depuis plusieurs siècles, on lui fait une guerre acharnée et quelques esprits chagrins entrevoient sa disparition à brève échéance. Il semble pourtant que la production est restée sensiblement la même, car les ventes publiques de Londres fournissent un élément d'appréciation plus certain que les statistiques ébauchées sur les marchés russes et permettent d'évaluer à quarante mille le nombre des zibelines prises chaque année. Fait à noter, du reste, les habitants du pays n'ont point cessé d'acquitter l'impôt en nature: les meilleures peaux sont prélevées pour la famille impériale, les autres sont vendues. Le choix, en effet, est considérable; outre les différences de teintes qui vont du brun très clair au brun presque noir, la largeur des peaux, la hauteur et la finesse du poil, rendent absolument dissemblables une zibeline de cinquante francs et une de douze cents. Les peaux foncées sont avec raison les plus recherchées, mais la prévention qui existe contre les poils blancs ne semble pas justifiée, du moins pour les zibelines claires auxquelles ils communiquent un très joli reflet argenté.

Tandis que l'alliance franco-russe impose la zibeline aux modes parisiennes, d'autres incidents politiques ont précipité la décadence de l'hermine. C'est encore la forêt sibérienne qui abrite cette précieuse belette dont la robe, grise durant six mois de l'année, devient aux approches de l'hiver d'une blancheur proverbiale, conservant à l'extrémité de la queue une amusante touffe de poils noirs. Employée de tout temps pour symboliser la majesté royale et marquer le rang des grands dignitaires, l'hermine s'est vu peu à peu délaissé. Les manteaux de cour durent aujourd'hui plusieurs règnes, les pairs de France ont vécu, et le poil de lapin suffit aux magistrats de la troisième République. L'Eglise, elle aussi, fait des économies et les prélats romains, jadis si élégants, portent juste autant d'hermine qu'un simple chanoine. On vient enfin de songer que la femme ne pouvait rêver de meilleure fourrure pour jeter sur ses épaules au sortir du bal, et depuis un an les prix ont doublé. Chaque peau, large comme deux doigts, vaut six ou sept francs; il en faut trois cents pour doubler une pèlerine.

Tout à côté de l'hermine vit le gris, dont la fourrure, chaude, légère, est devenue d'un emploi général. La fécondité extraordinaire de cet écureuil explique le prix relativement bas auquel il se maintient. On a calculé qu'au bout de dix ans, un seul couple de ces petits rongeurs compterait une descendance de sept milliards d'individus, si tous vivaient pendant ce laps de temps. La Russie orientale et la Sibérie en produisent cinq millions de peaux valant environ deux millions cinq cent mille francs. Le revenu de la zibeline est évaluée à deux millions.

Au-dessous de la Sibérie, dans des régions moins glacées, nous trouvons la chèvre de Mongolie dont le poil conserve à la teinture sa frisure naturelle; puis nous arrivons à la Perse, véritable pays de l'astrakan, que l'on considère à tort comme un produit de la Russie méridionale. On élève de l'astrakan en Crimée, mais ses boucles petites, laineuses, dépourvues de tout brillant, en font une fourrure de troisième ordre. Le véritable astrakan est fourni par une race spéciale de mouton que l'on a vainement essayé d'acclimater dans d'autres régions. Presque tous les troupeaux appartiennent à l'émir de Bokharie. La toison est en général noir marron; après un séchage particulier, les peaux sont apportées à la foire de Nijni-Novgorod d'où elles vont à Moscou et à Leipzig pour subir le lustrage et l'apprêt définitif. Les dimensions des



OPOSSUM, GRIS, CHINCHILLA.





ASTRAKAN, RENARD BLEU, GRÈBE.

plus grandes peaux ne dépassent pas cinquante centimètres sur trente ; les prix vont de huit à quarante francs. Une variété d'astrakan est très recherchée depuis quelque temps pour les modes féminines, c'est le *breitchwanz* ou astrakan mort-né, dont les boucles embryonnaires donnent à la toison un aspect moiré très caractéristique. Une peau fournirait à peine une paire de gants ; on la paie néanmoins plus cher qu'une peau d'adulte. Il n'y a pas à s'étonner dès lors qu'une jaquette de « ce mouton » se vende mille à douze cents francs.

Le caracul, autre variété d'agneau également spéciale à la Bokharie, donne une fourrure peu solide. Sa toison ondulée rappelle le *breitchwanz*.

L'Amérique du Nord est aussi riche en pelleteries que le vieux continent. A sa production générale, évaluée, comme celle de la Sibérie, à vingt-cinq millions, vient s'ajouter le revenu des phoques qui atteint

aujourd'hui seize millions. Car c'est un vulgaire phoque, semblable aux otaries du Jardin d'Acclimatation, qui se métamorphose en loutre d'Alaska.

Chaque été, les phoques quittent la mer pour se réunir en colonies innombrables sur certains caps où ils passent la belle saison. Le naturaliste américain Elliott évalue à cinq millions le nombre de phoques qui se rassemblent ainsi sur les îles Pribylov. Les vieux mâles s'installent les premiers sur les côtes et lorsque, quelques semaines plus tard, arrivent les femelles, ils s'en emparent après des luttes terribles. Les jeunes mâles d'un à six ans, appelés bachelors, incapables de soutenir de pareils combats, sont obligés d'aller plus loin. Afin d'assurer la reproduction, il est interdit d'abattre les femelles et les vieux mâles ; seule la chasse des bachelors est autorisée. Ce sont du reste les individus de trois ou quatre ans qui produisent les plus belles fourrures.

La tuerie commence en juin. La première opération consiste à couper les bachelors de mer. Il suffit pour cela de les poursuivre en faisant grand bruit, en agitant des mouchoirs, et en ouvrant et fermant des parapluies. L'appareil de locomotion des phoques sur le sol est très peu développé ; la marche est par suite très lente et la colonne s'avance à raison d'un kilomètre à l'heure. Quatre ou cinq hommes suffisent pour conduire plusieurs milliers d'animaux. Près des villages, dans des localités reconnues à l'avance, toutes ces pauvres bêtes sont assommées d'un coup de bâton sur la tête et aussitôt dépecées. En trente ou quarante jours, quatre cents hommes abattent cent mille phoques.

La préparation du phoque est le chef-d'œuvre du fourreur. Au premier abord, rien ne semble moins apte à couvrir des épaules féminines que la peau de cet amphibie, toute hérissée de poils plus durs et plus piquants que ceux du sanglier. Mais, comme dans la plupart des fourrures, ce poil supérieur ou « jar » est en quelque sorte planté sur une toison laineuse légèrement bouclée, de teinte gris amadou, rappelant un peu le castor ordinaire. La peau soumise à l'étuve abandonne son jar, on la teint, puis par une longue série de foulages et de brossages, elle est amenée à ce degré de velouté merveilleux qui la rend méconnaissable. Cette préparation, longtemps le secret de l'Angleterre, est connue en France depuis une quinzaine d'années.

Cette fourrure est appelée à disparaître dans un avenir prochain. Au commencement de chaque saison, en effet, des armateurs canadiens vont en pleine mer chasser à coups de fusil les phoques qui s'avancent vers les caps. Non seulement ils détruisent ainsi les vieux mâles et les femelles, mais il paraît établi que sur dix animaux atteints mortellement ils en recueillent à peine trois. De là le grand différend de l'Angleterre avec les Etats-Unis qui réclamaient un droit de police absolu sur la mer de Behring. Le tribunal arbitral, en réservant la chasse jusqu'à une certaine distance des côtes, n'a guère augmenté la sécurité des phoques.

Déjà l'Alaska a vu disparaître un autre amphibie dont la fourrure superbe est désignée aujourd'hui sous le nom de loutre du Kamtschatka ou castor du Kamtschatka. On ne le trouve plus que dans ce dernier pays.

C'est une sorte d'énorme castor, mesurant un mètre à deux mètres de long. Le poil, assez court et très peu couché, d'un noir un peu brun plus ou moins parsemé de poils argentés, est extrêmement soyeux. L'année dernière

deux peaux ont été mises aux enchères à Londres, l'une sur un prix de trois mille deux cent cinquante francs, l'autre sur une demande de deux mille huit cent soixante-quinze francs. Cette fourrure a un certain aspect massif qui en limite l'emploi pour la pa-



VISON DU CANADA.





MARTRE

CASTOR

rure féminine. On en porte très peu en France; en Russie elle est obligatoire comme col de pelisse pour tout général qui se respecte. Un beau col en kamtschatka vaut couramment un millier de francs.

De l'Alaska au Labrador, l'immense territoire du Canada est peuplé des animaux à fourrure les plus variés. La compagnie anglaise de la baie d'Hudson, qui exploite ces régions depuis le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, a conservé en fait le monopole de la chasse. Chaque hiver, des légions de trappeurs indiens partent en traîneau dans toutes les directions, obligés de s'enfoncer toujours plus avant pour rencontrer les animaux que cette poursuite acharnée refoule vers les régions les moins accessibles. Près de deux cents postes établis de loin en loin leur permettent de se ravitailler et de se débarrasser de leurs pelleteries.

Le castor a surtout souffert de cette exploitation industrielle. Abandonné par la Parisienne, il est en faveur auprès des Allemandes et des Anglaises. Les Canadiens craignent de le voir disparaître d'Amérique comme il a disparu d'Europe; attendons-nous à une conférence internationale du castor.

La loutre du Canada n'a jamais été appréciée en France. Elle n'a rien de commun avec le phoque. C'est notre loutre de rivière, avec le duvet plus fin et l'extrémité des poils plus brillante.

De toutes les pelleteries récoltées aux alentours de la baie d'Hudson, la martre est la plus précieuse. Fourrure classique, vénérée de nos aïeules, elle offusqua subitement la coquetterie moderne. Comme toujours, la femme qui croit commander à la mode, se fit la servante des exigences commerciales. Les fourreurs, trouvant la martre trop solide, lancèrent le lynx, le singe et autres bêtes inattendues et laides, qui eurent un plein succès.

On cherche, depuis trois ou quatre ans, à réhabiliter la martre. Les peaux de premier choix, qui valent en ce moment cent cinquante francs, seront sans doute toujours recherchées; mais beaucoup de personnes leur préfèrent les très jolies zibelines claires que l'on peut obtenir au même prix. Quant à la martre de qualité inférieure, elle devrait être depuis longtemps abandonnée pour le beau vison, cette autre fouine qui pullule au Canada et qui n'est pas appréciée comme elle le mérite. C'est la plus solide des fourrures. Les belles peaux se vendent de trente à quarante francs, et n'ont rien de commun avec cet affreux rat d'eau appelé vison d'Amérique auquel on fait subir une douzaine de transformations.

Mentionnons encore le skungs, une autre fouine « inventée », il y a une vingtaine d'années; et n'oublions pas l'opossum, cette minuscule sarigue que s'amusent à tuer, en fumant leur pipe au bivac, tous les héros de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard, et qui reçoit aussi de nombreux apprêts.

Parmi ces sauvages petites bêtes, aucune n'est difficile à aborder comme l'écureuil des Andes ou chinchilla. Les plus jolies peaux viennent du Pérou et de la Bolivie, et sont fort supérieures comme finesse à celles de la Plata. Fourrure fragile s'il en fut, séduisante par sa douceur et que l'originalité de sa nuance gris pommelée semble mettre à l'abri des sophistications industrielles.

Car l'art du fourreur, aujourd'hui, consiste surtout à corriger la nature en s'inspirant plus ou moins des caprices de la mode. On ne saurait, il est vrai, avoir de droits plus sérieux à la reconnaissance féminine. Certains perfectionnements, sans doute, ont l'inconvénient de favoriser la tromperie sur la qualité de la marchandise; on fonce les zibelines et l'on rend bleus des renards blancs. Mais les grandes maisons de fourrures de Paris offrent, sous ce rapport, des garanties de probité absolues. Leurs prix, parfois élevés, restent en outre forcément inférieurs à ceux des pays étrangers. Mesdames qui auriez la tentation d'acheter

une pelisse de zibeline en passant à Pétersbourg, ou de rapporter de Moscou une jaquette d'astrakan, n'oubliez point que les fourrures non façonnées sont exemptes de droits à leur entrée en France. Nos fabricants s'approvisionnent dans les pays même de production et aux ventes publiques de Londres où l'on centralise les pelleteries du monde entier. Toutes ces peaux, simplement séchées, subissent à Paris des préparations multiples et repartent complètement transformées dans leur pays d'origine. Notre supériorité, dans cette industrie, est telle que nous exportons pour quinze à vingt millions de fourrures confectionnées; l'Amérique nous expédie ses peaux de phoques, la Russie nous confie ses astrakans; nous renvoyons à l'une et à l'autre des jaquettes qui subissent à leur rentrée des droits de douane énormes.

Et les dix millions de fourrures que nous gardons sont payés par les peaux de lapins que nous ven-



ESSAYAGE DE FOURRURE CHEZ GRUNWALDT.

dons aux Chinois et aux Américains.

(Illustrations de Boichard.)

FERNAND HONORÉ.